

# LHIATUS 7

La revue des étudiants de Paris-Saclay

échanges

N°2

MAI 2019

## Qu'est-ce que Hiatus ?

Hiatus est la revue artistique des élèves de CentraleSupélec, produite et publiée par le Bureau des Arts de CentraleSupélec. Soutenue par l'Université Paris-Saclay, elle a vocation à s'étendre à l'ensemble des composantes de l'université du plateau.

Publiés en ligne sur un rythme trimestriel, les numéros exclusivement numériques tournent autour de deux thèmes choisis préalablement. Les contributions bénévoles des élèves, envoyées à l'adresse [bda.hiatus@ml.viarezo.fr](mailto:bda.hiatus@ml.viarezo.fr), sont ensuite mises en ligne.

Chaque année Hiatus publie un numéro Hors-Série au format papier, dont vous tenez un exemplaire sur le thème des Échanges entre les mains. Plus important et centré sur un unique thème, celui-ci se décompose en deux parties : une première section de contributions étudiantes, un dossier étudiant proposant d'explorer de nombreuses questions autour du thème dans la seconde.

# L'édito

Échanges... Tel est le thème du présent numéro. Il aura su étonner par sa simplicité les amoureux du numérique, habitués aux termes plus vagues et aux sous-entendus alambiqués. Qu'ils ne se laissent pas tromper pour autant, car derrière un mot si simple en apparences se cachent de multiples facettes. Partage, transfert, communication ; rencontre, guerre, voyage ; discours, contact ou encore éloges, voici autant d'échanges que le cœur saurait en rêver et que les contributions étudiantes et de jeunes diplômés ici rassemblées désirent vous dévoiler.

Cependant, ce numéro ne se contente pas de rassembler diverses œuvres mais renferme également un dossier accueillant articles et interviews destinés à vous plonger au plus près du projet de l'Université Paris-Saclay, de ses acteurs et de ses étudiants. Tous ont répondu à notre invitation afin que vous puissiez les rencontrer, découvrir leur œuvre et leurs aspirations au sein de l'université et en dehors.

Certains parmi les plus attentifs auront remarqué un léger retard dans la publication de ce numéro, suite logique des quelques péripéties qui marquèrent sa création. Malgré tout, si vous avez cette revue entre les mains aujourd'hui, c'est grâce à tous ceux qui ont soutenu ce projet dans ses moments de crise et l'ont rendu possible. Je tiens donc à remercier du fond du cœur tous ces acteurs de l'ombre et notamment l'Université Paris-Saclay, le Bureau des Arts CentraleSupélec et, plus spécifiquement, toute l'équipe de rédaction de Hiatus, mais surtout vous, nos lecteurs, sans qui cette aventure serait dénuée de sens.

Bonne lecture,

Charles LITZELMANN





# SOMMAIRE

Contributions étudiantes p.4



4	<b>Nouveau corps</b> Thomas Plancheron-Herault
6	<b>Émanation des échanges</b> Charles Litzelmann
7	<b>Silences</b> Marion Moreira
8	<b>Marina K</b> Alexis Poignant
14	<b>Stronger together</b> Elsa Fromont
15	<b>Sans toi je ne suis rien</b> Alexandre Gaeng
16	<b>Shoot: échanges de tirs</b> Antoine Taliercio



18	<b>Sans titre</b> Anonyme
20	<b>Éfanves</b> Alexis Michaud
21	<b>Sourires et délices</b> Elena Matias Casacuberta
22	<b>Marché musulman chinois</b> Maurice Coquet
24	<b>Bouteille à la mer</b> Hugo Poinard
26	<b>L'homme destructeur:</b> <b>René Barjavel</b> Cassandre Pradon
28	<b>Virgil Vernier</b> Maurice Coquet

Dossier étudiant p.32



35	<b>Les échanges inter-établissements</b>
41	<b>Les échanges à l'international</b>
46	<b>Les échanges associatifs</b>



## NOUVEAU CORPS

**A**pparemment, cette femme qui sanglote à côté de moi est ma mère. Elle m'a apporté un t-shirt gris avec un logo que je ne reconnais pas et un jean délavé. Je les enfile rapidement, jette un dernier coup d'œil à ma fiche, et sort de la chambre. Je suis Martin Leclerc. Il faut que j'y croie. Je me le martèle plus lentement encore en parcourant les couloirs vers la sortie : je suis Martin Leclerc. J'ai 24 ans. J'apprendrai les autres informations sur le tas. Il fait plutôt beau aujourd'hui. Si j'en crois les plaques d'immatriculation sur le parking, je suis dans la Nièvre. C'est bizarre que je me souvienne de ça spécifiquement. C'est le monde à l'envers à Nevers. L'humour n'était sans doute pas mon point fort.

Je m'approche machinalement de la place du conducteur. La dame me crie un non plein de larmes. « Ça va aller », me dit-elle en me prenant dans ses bras. Je m'entends lui dire « Pardon, maman. » dans une étreinte qui dure un peu trop longtemps à mon goût. Elle s'essuie les yeux avec un mouchoir en tissu bleu clair puis m'indique la place du passager. Elle conduit bien, cette femme. Je me souviens que je n'étais pas forcément le plus sûr des conducteurs, alors c'est rassurant d'être dans une voiture bien manœuvrée. Elle me demande si ça va.

Ça va bien. Elle est élégante : des cheveux bruns bouclés mi-longs, une taille assez fine, des yeux verts en amande à peine maquillés – même si je suppose que le contexte se prêtait assez mal au maquillage – et une poitrine que son pull vert pomme met bien en valeur. Il ne faut pas que j'oublie : c'est ma mère.

C'est bizarre, un trajet en voiture dont on n'a aucune idée de la longueur. On a l'impression que c'est très long, trop long, même au bout de cinq minutes. Je n'ose pas demander combien de temps ça va durer à la dame : elle est immatriculée dans le 58, ce qui veut dire qu'elle m'emmène sans doute pas loin. Et puis il ne faudrait pas la paniquer plus que nécessaire : je suis son fils, je suis censé m'en souvenir. La route que l'on prend suit le cours de la rivière, traversant plusieurs villages, et je ne pensais pas qu'on s'arrêterait dans le plus petit d'entre eux : Poiseux. La maison, comme les quelques maisons autour, est toute en pierre, avec un mur de clôture en pierre. Ma mère me fait rentrer, et me refait un câlin. Tout ira bien, tu es sain et sauf, me dit-elle, c'était plus de peur que de mal. Vu la large cicatrice qui descend de ma tempe gauche à mon torse, il y a dû y avoir un peu de mal tout de même. Je demande à aller dans ma chambre. La maison est petite, deux pièces au rez-de-chaussée, sans doute autant à l'étage, la recherche ne sera pas longue. La poignée de la porte de ma chambre fonctionne bizarrement, il faut la lever avant de la baisser. Je me surprends moi-même à le faire du premier coup.

Sur les murs sont des posters de groupe qui ne me disent rien. Je remarque un nombre important de livres qui parlent du corps humain. Je réexamine les affiches : beaucoup portent l'adresse de la faculté de Dijon. Un rapide coup d'œil parmi les papiers sur mon bureau, et bingo ! Martin Leclerc, moi donc, est étudiant à la fac de médecine de Dijon. Spécialité ? Ça reviendra, j'espère. Des factures m'indiquent que j'ai vécu (que je vis actuellement ?) à Dijon. Ça expliquerait pas mal de choses sur ma chambre. J'arrive à me connecter à mon vieil ordinateur (et je remercie mon moi antérieur d'avoir choisi motdepasse), puis à mes réseaux sociaux. Aucune activité depuis 5 mois et 2 semaines. C'est cohérent avec ce que m'ont dit les médecins sur la date de ma rencontre fracassante avec le peuplier. Mon ancienne vie s'était terminée à 150 kilomètres heure, celle-ci peut bien redémarrer lentement. Je suis un miraculé. Je suis un nouveau-né. Martin Leclerc est mort il y a plus de cinq mois. J'ai pris sa place. J'ai pris sa vie. Je lui ferai honneur, j'y arriverai. Je suis Martin Leclerc.

Thomas PLANCHERON-HÉRAULT





*Émanation des échanges*  
Charles LITZELMANN

Qu'importent les monts qui se dressent devant moi,  
Et l'océan immense, aussi grand que ma foi,  
Loin devant je regarde et c'est fière que j'avance  
Au-devant de cette quête que l'on nomme existence.

Il n'est point de fer que je ne puisse rompre,  
Point d'homme assez riche pour pouvoir me corrompre,  
Mon armure est d'argent et mon cœur est léger,  
Je jouis de mon corps qui hurle sa liberté.

S'il advient qu'au détour d'un champ ou d'une vallée,  
L'Autre quelques temps chemine à mes côtés  
Pour un jour, pour une nuit, pour des années entières  
J'accepterai ton départ sans peur ni colère.

Car noble je suis née, et ainsi veux-je vivre  
Aussi libre que l'eau, robuste comme l'airain.  
La pierre est mon silence, c'est écrit dans les livres  
C'est écrit dans mon cœur et au creux de ma main.

Tu n'es pas mon tombeau, ni l'autel où j'abdique.  
Tu es juste un oiseau qui m'accompagne en mer.  
Tu es comme un radeau, un moment chimérique  
Qui rend l'air plus doux et la douleur moins amère.

Viens et faisons quelques pas tous les deux  
Le jour paraît plus beau et les chants plus joyeux.  
Je n'oublie pas, je sais que ce jour est plus clair  
Quand je marche droite, quand j'erre solitaire.

Pardonne mes offenses si se troublent mes yeux  
On ne porte qu'un temps sa solitude à deux.  
Sucrée est l'illusion, fatal le rappel  
Que l'Autre n'est que passage mais que la vie est belle.

Passent les heures noires et refleurit l'été.  
Au fond de moi je sais -- je l'avais oublié  
Qu'en cet Autre je crois, il me rappelle la force  
Avec laquelle j'existe, enragée et féroce.

Chaque jour je porte mon rocher et ma croix,  
Robuste, digne, vacillante parfois.  
Seule je vis, en nul Dieu je ne crois  
Et si je dois tomber, c'est seule que je choisis.

# Silences

Marion MOREIRA

*Le voyageur contemplant une mer de nuages*  
Caspar David FRIEDRICH

## MARINA K

ALEXIS POIGNANT

## I. UN ÉCHANGE

*ou je perdis mon âme et grandis sans elle.*

Un jour à la récréation, à l'âge de sept ou huit ans<sup>1</sup>, j'ai échangé mon âme contre un goûter (un paquet de quatre petits beurres et un ourson en chocolat).

Depuis, mon âme appartient à Marina K.<sup>2</sup>

Pourtant, avant ce jour précis, je ne me souviens pas lui avoir jamais parlé, bien que souvent j'en ressentis l'envie –

avec le recul, ceci n'était sûrement que la naissance de ma sexualité et de mon attirance toute particulière pour les visages carrés, désir contrebalancé par une timidité enfantine. En classe, Marina était quatre rangs à ma gauche<sup>3</sup> et, dans la cour, elle trainait avec d'autres filles même si je crois que nous nous échangions souvent des regards complices ; et, ce jour où nous étions assis côte à côte, en silence, nous nous sommes échangé un regard plus soutenu encore que d'habitude et

elle m'a demandé mon âme contre ses gâteaux<sup>1</sup>. Aujourd'hui, je repense à cet événement comme à une vente sauvage, dans le sens non pas juridique<sup>2</sup>, mais celui d'un échange à la manière sauvage (connotation libre d'interprétation).

En juin, les parents de Marina – Monsieur et Madame K., disaient les adultes, je m'en souviens très bien – déménageaient et je ne devais plus la revoir avant mon lycée. Pendant ces années, je pense qu'elle avait disparue de ma mémoire (à cette époque, elle n'avait pas encore le titre de Marina K., mon « amoureuse<sup>3</sup> » d'enfance), ne devenant plus qu'une vague silhouette aux cheveux blonds et à la salopette bleue – oubli renforcé par le fait qu'à cet âge l'on ne se soucie pas de son âme. L'importance d'une âme m'apparaissait cependant dans de nombreux signes que j'ignorais<sup>4</sup> – ce n'était pas un acte volontaire, simplement mon insouciance.

Je ne revis Marina qu'en première.

Son père était revenu travailler ici<sup>5</sup> et elle avait été inscrite dans mon lycée. Je me souviens parfaitement du moment où je l'ai aperçue : mon pote Pierre me racontait ses vacances en Bretagne, l'horloge dans la cour annonçait quatre-minutes avant la sonnerie, je venais de découvrir que j'étais dans la même classe que Juliette M. (une bombe sexuelle qui avait, je l'avoue, une sacrée poitrine et faisait baver tous les garçons) et pour professeur principal J.P, matheux rigoureux, et, bien qu'acculé par ce flot de pensées<sup>6</sup>, je me souviens que mon esprit s'est arrêté net, reconnaissant cette superbe fille<sup>7</sup>, réalisant que, inconsciemment, je l'avais toujours aimée<sup>8</sup> – était-ce parce qu'elle possédait mon âme ? je ne préfère pas connaître la véritable réponse.

1. J'avais toujours aimé les gâteaux, bien que je détestais les bonbons, notamment les dragibus et les réglisses.

2. Article L 442-8 du code du commerce.

3. Enfant, je n'aurai jamais employé ce terme. Je l'emploie ici avec le recul de l'âge.

4. Les chiens aboyant, poitrine lourde et serrée dans des lieux de culte, etc.

5. Paris XXe.

6. Il faut comprendre la dualité de ce moment, partagé entre la poitrine de Juliette M. (l'image de son débardeur de sport gris qui, assombri et rendu à demi-translucide par la sueur, laissait poindre ses seins ronds et blancs durcis par l'effort – vision qui revenait souvent en rêve de ma quatrième à seconde) et le visage gris aux larges lunettes carrées de ce cinquantenaire famélique (front large et légère calvitie donnant une forme aérodynamique à son crâne). C'était comme si, cette superbe Juliette s'était allongée en lingerie sur mon lit et que, m'accroupissant sur les draps froissés, je sentais une tête de taupe par-dessus mon épaule.

7. Voir note I.2, paragraphe Adolescente.

8. Et l'aimerais encore un certain temps (bien que cet amour ait pris différentes définitions au cours des années qui suivirent ; il m'est impossible de relater de tels événements de par leur étalement dans le temps ; je laisse donc libre interprétation de cet amour au lecteur).

## II. LE GRIBOULLIS

### *Divagation sur l'âme<sup>1</sup> : un message inattendu.*

Ce jour-ci de ma rentrée de première (septembre 2012), Marina me reconnut immédiatement. Ce fut même elle qui vint me voir – il faut dire que j'étais paralysé par cette vision : la fillette que j'avais inconsciemment aimée devenue une presque « femme<sup>2</sup> ». La première chose qu'elle me dit fut :

« Tu sais que j'ai toujours ton âme, le dessin signé<sup>3</sup>. »

La cloche retentit et nous nous séparâmes avant que je ne pus répondre, l'esprit imprégné par son sourire narquois lorsqu'elle m'avait annoncé cette nouvelle.

Ce soir-là, je fus saisi d'une crise existentielle adolescente : avait-elle gardé mon âme parce qu'elle m'aimait aussi ? fut une question évidente mais vite balayée par le constat d'avoir perdu mon âme. Jusqu'ici, je n'avais jamais véritablement cru en un tel concept<sup>4</sup> mais mon absence d'âme la fit paradoxalement exister.

Pour retranscrire véritablement mon expérience ce jour-là, je retranscris ici quelques pages de mon journal de l'époque :

1. Que le lecteur pressé prenne la liberté de la lire en diagonale voire de l'ignorer s'il le désire.
2. Elle aurait pu donner naissance à un enfant mais j'emploie ici le terme femme non pas dans une définition physiologique ou sexuelle (a), mais telle qu'un « état de pensée » (je suis terriblement confus mais il me faudrait des pages pour ne pas l'être), définition qui me dépasse (b) de même qu'elle dépasse le cadre du dictionnaire ou de l'Encyclopédie. Je demande donc au lecteur d'être clément quant à l'utilisation de ce mot.

(a) Voir article du Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales (CNRTL) : [P. réf. à la sexualité considérée comme étant l'essence de la féminité] Être du sexe féminin sexuellement adulte; être du sexe féminin dont la sexualité est en éveil, qui a une propension à l'amour, du tempérament. Être, se sentir femme.

En emploi adj. La femme très femme, et très (...) chatte (Nouveau, Valentines, 1886, p. 166).

(b) Ceci étant également valable pour les définitions des mots « homme », « être », « genre », etc.

3. Pour finaliser notre accord, j'avais gribouillé une forme au crayon papier que j'avais signée de mon prénom et nom et annotée de la date. Je ne révèle qu'ici ce détail et non au point I. car j'aimerais retranscrire mon procédé mémoriel – si je me souvenais d'avoir donné mon âme, j'avais oublié le détail du dessin jusqu'à ce qu'elle me le rappelle – même si cela implique de me jouer du lecteur en modifiant la temporalité de mes souvenirs puisqu'aujourd'hui je me souviens parfaitement du moment où j'ai dessiné mon âme.
4. Voici la divagation. Voir paragraphe suivant pour la suite de l'histoire.

1. Marina m'a coupé le souffle. Est-ce donc cela que l'absence d'âme ?

2. Le dictionnaire parle de quelque chose de transcendant ! Je ne suis pas sûr de comprendre ce mot, bien que j'en aime la sonorité. Je le répète de cette manière Tran-Scen-Dant. Je l'ai répété au moins cent fois dans ma tête, et à voix haute, jusqu'à le dénaturer, qu'il ne soit plus qu'un son. Mais le mot reste tout autant mystérieux. Tran-Scen-Dant.

3. J'ai répété le même procédé avec Ma-Ri-Na. Cela a produit le même effet. Marina est-elle transcendante ?

4. J'ai refait ceci avec les mots agrafeuse, livre, crayon, Alexis<sup>2</sup>. Il ne s'est pas produit la même chose. J'en viens à être certain de mon analogie. Peut-être cela ne fera-t-il pas cet effet à tout le monde mais, pour moi, Marina est transcendante.

5. [illisible, le crayon à papier a bavé, je ne peux plus lire ma propre écriture]

6. J'ai repensé au dessin. Je me demande ce qui se serait passé si je ne l'avais pas signé. Dans les films, il faut signer pour donner son âme au diable.

7. Marina n'est pas le diable, mais je demande ce qui se passerait si elle déchirait ou brûlait le dessin. Je pense que mon âme reviendrait simplement dans mon corps.

8. [point inexistant dont il n'existe que le numéro]

J'ai allumé mon ordinateur. Nouveau message :

SlT, c'est Marina. Sasha R. m'a donné ton nom de comte. Ça te dérange pas j'espère ? Suis sûr que nn ;)

Ça te dirait de venir voir ton âme un de ces jours ? Elle est posée sur mon bureau. Dis pas non stp : ( <sup>3</sup>

1. CNRTL : A. – Qui s'élève au-dessus d'une limite, d'un niveau donné ; qui s'élève au-dessus du niveau moyen. B. – PHILOSOPHIE. (a) Qui se situe au-delà du domaine pris comme référence; en partic., qui est au-dessus et d'une nature radicalement supérieure. (b) [Chez Kant, en parlant de réalités d'êtres ou de principes de connaissance, p. oppos. à transcendantal] Qui se situe au-delà de toute expérience possible. 3. PHÉNOMÉNOL. Transcendant à. Qui est en dehors du domaine de la conscience et vers lequel la conscience se dirige. C. – LING. Linguistique transcendante. „En glossématique, la linguistique est dite transcendante quand elle s'occupe de ce qui est extérieur à son objet propre (la langue)“ (Ling. 1972). D. – MATH. Qui n'est pas algébrique. Équation, courbe transcendante. Nombre transcendante. Nombre irrationnel qui n'est racine d'aucune équation algébrique à coefficients entiers.  $\pi$  est un nombre transcendant.

2. Mon propre prénom.

3. Fautes laissées telles que dans l'original.

### III.1. QUELQUES BAISERS

*ou je découvre le goût des lèvres de Marina : comme de la vanille dans du lait.*

Je suis allé chez Marina. Nous nous sommes embrassés. Je ne me souviens de rien d'autre.

### III.2. LE JOUR OÙ J'AI DIT NON À J.M. POUR M.K.

*La plus belle poitrine qu'un adolescent puisse voir.*

C'était un jour chaud de septembre. Juliette M. s'était assise à ma droite, de travers, le dos contre le mur de crépi blanc. Son T-shirt était un petit col V, légèrement moulant. J'étais vide de toute pensée<sup>1</sup>. La taille de cette poitrine n'était pas son attrait principal (j'aimais tous les seins<sup>2</sup>) mais c'était son aspect palpable, serrée dans un soutien-gorge noir, presque débordant, traçant sa forme dans le tissu synthétique, deux légères courbes et, en leur centre, un

sillon où je me perdais – et rêvais de me perdre littéralement.

Vers le milieu du cours, Juliette M. s'est penchée vers moi (j'avais une vue plongeante) et elle a dit<sup>3</sup> : « Je suis nulle en physique. Toi, tu es bon, tu ne voudrais pas m'aider un jour après les cours ? »<sup>4</sup>

Et j'ai refusé.<sup>5</sup>

1. Bien sûr, j'étais encore obnubilé par les baisers échangés avec Marina K., mais la réalité d'une poitrine un jour d'été n'a aucun équivalent dans la tête d'un gamin de seize ans. Le lecteur pourra ici me reprocher d'avoir déjà évoqué les seins en question mais je pense qu'il est nécessaire de comprendre l'importance d'un corps d'adolescent(e) à cette âge-là. Tout lecteur aura eu seize ans, et tout lecteur aura désiré un(e) camarade pour son physique et se sera bien souvent masturbé en pensant à ces formes – évidemment, lors de la masturbation, l'adolescent n'imagine pas une paire de seins ou un buste d'homme suspendu dans le néant, il imagine un corps tout entier, même si ce corps peut être un mélange de différents individus. Ce paragraphe se veut donc un exemple de ma « mémoire du désir », et, l'espace de quelques secondes, j'incite le lecteur à se souvenir de tels désirs.

2. Les petits seins, les gros seins, les seins gorgés de soleil, les seins d'actrice, les seins de statue grecque, les seins de la concierge, les seins de bibliothécaire, les seins qui palpitent, les seins qui se soulèvent, les seins ronds, les seins plats, les seins en poire, en pomme, les seins d'Hélène et de Louise au lycée, les seins naissants, les seins des femmes latines, les seins blancs, etc.

3. Je l'avais déjà laissée recopier mes devoirs lorsque nous étions dans la même classe de quatrième (et que sa poitrine n'était encore qu'une ébauche à cette époque).

4. Dans la tête d'un adolescent, cela apparaît bien sûr comme un appel du désir, une chance inouïe de concrétiser la « première base ». Je ne saurai jamais si Juliette M. m'a proposé cela dans le sens physique de la science ou physique du corps mais, pour mon propre ego, j'aimais à penser que c'était pour le second sens. J'aimerais un jour revoir Juliette M. et lui demander le vrai sens de cette demande – je suppose qu'il existe deux possibilités idylliques : elle ne se souviendra que vaguement de moi après toutes ces années, ce qui implique la physique des sciences, ou ses joues vont rosir légèrement, elle sourira (le souvenir soudain de ses béguins d'adolescentes que j'aurai mis à nu) et nous rirons, un peu gênés, étreints un infime instant par une idée de « et si ? ».

5. J'espère que, malgré sa brièveté (je pourrais m'étendre sur des pages sur cette paire de seins, mais serais lassant pour le lecteur), ce passage montre l'importance d'un tel acte.

### III.3. MARINA

*Deuxième échange ; ébats ; les effets du temps.*

Je suis resté cinq ans avec Marina K. Je lui avais donné mon âme, et nous nous sommes donnés l'un à l'autre pour la première fois. Puis elle m'a donné son âme<sup>1</sup> elle aussi (contre un simple baiser parmi tant d'autres). Comme la plupart des jeunes amours, nous fûmes séparés non par un essoufflement mais par les aléas de la vie, même si nous étions très fusionnels durant ces années-là<sup>2</sup>. Cependant, je continue à l'aimer quelque part, presque en secret, et j'ai conservé son âme dans un carton de mon grenier, entre les pages jaunies d'un livre<sup>3</sup>.

1. Contrairement à mon âme qui n'était qu'un gribouillis, Marina avait dessiné un voilier sur une mer calme – je suppose que l'image de notre âme évolue avec le temps, aujourd'hui, si le dessin de son âme reste un bateau, sa véritable forme doit être bien différente.

2. Voir I. note 2. Paragraphe Adulte (par soucis de discrétion et de respect pour Marina, je ne dévoilerai pas ici les découvertes de nos corps, nos nuits et nos ébats durant ces deux années, bien que, quelque part, comme pour les faire revivre – jaillir de ce labyrinthe mémoriel ! – j'aimerais détailler mes mains dans ses cheveux (longs et adolescents, courts et adultes), nos caresses, nos baisers, nos [le lecteur comprendra les mots que j'aurai voulu ici inclure]). Si je ne devais donc souligner qu'un seul point de tout ce texte ce serait celui-ci : avec Marina, je suis devenu adulte, dans tous les sens du terme, physiques et spirituels, et ce jour-là dans la cour de récréation, ce n'était pas qu'un échange d'âme ou de gâteaux. Non, sans le savoir, nous nous étions déjà donnés l'un à l'autre pour toujours, nous nous étions donné notre adolescence, notre passage à l'âge adulte.

3. Moby Dick de Melville, préfacé par Jean Giono, édition poche Gallimard, quelque part dans le chapitre 59, Le Squid, feuille pliée en quatre – pliures usées à force de l'avoir rouverte et fermée pendant plusieurs mois. Marina aussi, je crois, a gardé mon âme.





# STRONGER TOGETHER

Elsa FROMONT

## *Sans toi je ne suis rien*

A toi que je ne connais pas ou si peu,  
Qui as traversé comme moi des moments brumeux,  
Qu'ai-je à apprendre de ton âme ?  
Quel est le passé qui t'accompagne ?

Quelles sont les misères que tu as combattues ?  
Quelles sont les joies que tu as vécues ?  
Qu'avons-nous à partager ensemble ?  
Quelle vérité commune nous rassemble ?

Cette vérité, c'est la simplicité d'un sourire,  
De l'amour sans qui nous ne pouvons que déperir,  
Dans ton unicité et ton humanité,  
C'est bien la plus belle chose à échanger.

Sans les autres la vie n'est que néant,  
Sans les autres tout m'est indifférent,  
Le partage est l'eau qui désaltère,  
Sans quoi la vie n'est qu'un calvaire.

Vivre un siècle entouré d'amour est un bonheur,  
Vivre l'éternité seul est une indicible douleur.

La haine ne peut avoir le fin mot,  
La tendresse chantera tel un moineau,  
Les feux de vengeance seront éteints,  
Du fleuve d'amour nous seront étreints.

Sans toi je ne suis rien.

Alexandre GAENG

# « SHOOT »

## Échanges de tirs

TEXTE : Antoine TALIERCIO

Dans un square assez quelconque de Paris, Jason la voit de loin parler à un homme. Ils s'étaient donnés rendez-vous, c'est sûr. Lui, il l'a suivie jusque-là, poussé par la jalousie perverse des hommes de cinquante ans qui ne se sentent plus assez attirants pour satisfaire leur amante. Il a lu *Vingt-quatre heures de la vie d'une femme* hier, cela n'a fait qu'attiser ses craintes. Jason Moreau est un être passionné et furieux. Tout ce qu'il aime, il le chérit plus tendrement que quiconque. Sitôt qu'un objet lui échappe, l'alchimie se produit : une haine terrible l'envahit, toute once de bienveillance se mue en une abjection malsaine. Tout ce qui l'émerveillait dans la fragilité de l'objet devient une faille exploitable pour le détruire. Cette binarité de caractère, il en est conscient, il n'essaye pas de s'en débarrasser. Au contraire, il pense que c'est cette tare qui l'a propulsée député. Il n'est pas très bon pour les discours, il ne voit pas tout de suite les détails qui ne vont pas. Mais quand il est pris de rage, il peut ne pas dormir et ainsi passer une nuit à peaufiner son texte, là où les autres ne prennent qu'une heure.

Pour revenir à notre histoire, la fille que l'on voit ici s'appelle Jeanne, c'est l'amante de Jason, elle a vingt-cinq ans. Elle aime s'habiller à la mode boho, et prendre des décisions sur un coup de tête. Elle n'aime pas se maquiller mais parfois on l'y oblige. Jason et elle ne font plus trop l'amour ces temps-ci. Elle lit beaucoup, et au moins vingt livres à la fois. Elle en finit un tous les deux jours. A cause de ça elle porte des lunettes. Jeanne a obtenu de Jason une pièce entière dans leur appartement rue Grégoire de Tours. Il n'a pas le droit d'y entrer, c'est son « petit salon à elle ». Elle y reste longtemps pour projeter des films en 35mm. La salle est assez grande, il n'y a qu'un siège, un projecteur acheté en brocante, et plein d'étagères avec des bobines entassées, protégées par des boîtes métalliques. C'est là, séparée du monde par un rideau rouge, qu'elle aime passer du temps, tout en regardant les images éthérées à travers la fumée de sa cigarette. Malgré ça elle sort souvent, mais toute seule, Jason n'est jamais là. Quand Jeanne marche, elle n'a pas conscience de l'effet de sa beauté sur les hommes, ou du moins elle s'en fiche.

Au cinéma Rue des Ecoles, elle rentre toujours trente minutes en avance pour écouter en catimini les conversations de couples qu'elle n'a jamais. Deux jours plus tôt, elle a rencontré ce type qui s'est assis à côté d'elle au Champo. Il l'a invitée au bar après la séance du soir. On projetait *Peeping Tom*.

L'homme avec qui Jeanne parle, est un rêveur un peu comme elle, il a succombé à son charme de nymphe de la ville. Il l'embrasse maladroitement. Pour Jeanne c'est tout à fait concevable d'aimer plusieurs personnes en même temps, le contraire serait absurde. Son nouvel amant lui a apporté une surprise, il va la lui montrer.

En proie à son état d'âme, Jason a pris sur lui un pistolet, une pièce de la Grande Guerre qu'il avait troquée contre un plat en argent. Jeanne et lui ont une fascination pour les antiquités, c'est sûrement leur seul point commun. Assis sur un banc, le couple parle des escaliers d'Odessa, de l'*Alpha Romeo Osso di Sepia* que conduit Dustin Hoffman, de Peter Falk dans *Les ailes du désir*, de la maestria de Fellini. Ce sont tous les deux des collectionneurs, non pas par frénésie ou manque de goût (contrairement à Jason), mais par désir de reproduire ce qu'ils voient dans ces films vieux de dizaines d'années, dans ces images qui

résistent au temps. « L'avant-gardisme c'est fait pour les génies... et le néo-machin ou le post-truc c'est fait pour nous, les amateurs, on ne devrait pas avoir du succès avec ça », dit l'homme.

Jason s'approche d'eux, on dirait le *Samourai*, il a le même manteau qu'Alain Delon et planque fermement sa main dans sa poche. Il est élégant comme ça, on ne se doute de rien. Il ressent l'afflux de sang dans sa tête, il n'est plus maître de ses actes. Il commence à hésiter, il regarde autour de lui, des enfants jouent et manquent de le bousculer. Le parc paraît maintenant rempli et il est au centre.

La caméra *Bolex 150 Super* sort en 1967, elle a le style typique des années 70 et ressemble à s'y méprendre à un revolver, surmonté d'un bloc rectangulaire de métal qui contient la bande. Il faut actionner une gâchette pour faire défiler la bobine. Fréquence d'images : 18i/s. Objectif : 8,5mm-30mm f/1.9, mise au point manuelle. Format : Super 8. L'ami de Jeanne en sort une de sa sacoche en cuir. Il la pose sur ses cuisses. Elle enlève le cache, ferme un œil, et porte le boîtier à l'autre. Elle appuie, ça tourne. En faisant la mise au point elle voit apparaître Jason Moreau qui la vise avec le *Savage 1907* de leur table de nuit.



S.R.

À l'occasion du thème «Échanges», nous sommes allés à la rencontre des étudiants pour leur demander leur avis, leur première impression et leur interprétation de cette contribution que l'on trouvait particulièrement réussie...

J'aime beaucoup le travail sur les couleurs dans ce dessin, avec d'un côté la femme qui est représentée avec des couleurs très chaleureuses (rouge, orange, jaune) et de l'autre l'homme avec des teintes plus froides, bleutées. Néanmoins, il y a un écho entre les deux personnages, avec la femme qui a des touches de bleu dans ses yeux, et de même pour l'homme.

Je suis un peu étonnée par la différence de style entre les deux personnages, avec d'un côté la femme qui est dessinée de manière réaliste, ce qui contraste beaucoup avec l'homme-robot. On a l'impression qu'il y a deux univers très différents qui se détachent dans cette contribution.

Je pense que même si les deux personnages sont orientés dans des directions différentes et qu'ils semblent très opposés, il y a quand même un échange qui s'opère entre eux à travers leurs regards. Un pont entre les Arts et la Science ?

Pour moi, ce dessin symbolise en quelque sorte la relation antithétique entre d'un côté la Nature, avec les oiseaux, les fleurs, la musique et la femme qui représente une nymphe, et de l'autre la technologie et son aspect machinal, régi par les équations mathématiques, les lignes de code et même l'argent, avec le billet de vingt euros en bas. Mais malgré toutes ces différences, il y a quand même un lien, discret mais très présent, entre ces deux mondes

Je regrette un peu que le dessin soit aussi clivé entre l'homme et la femme, presque cliché. Avec la femme qui représente la Nature, le côté sensible, tandis que l'homme, lui semble représenter la science et la technique. Un biais sûrement inconscient mais qui fait réfléchir à notre perception des genres dans notre société !



Éfanve - Alexis MICHAUD



## SOURIRES ET AUTRES DÉLICES

Elena MATIAS CASACUBERTA

Décidément, la Chine inspire nos contributeurs et en particulier nos photographes. Voici un instant capturé à la volée dans un take-away à Beijing.



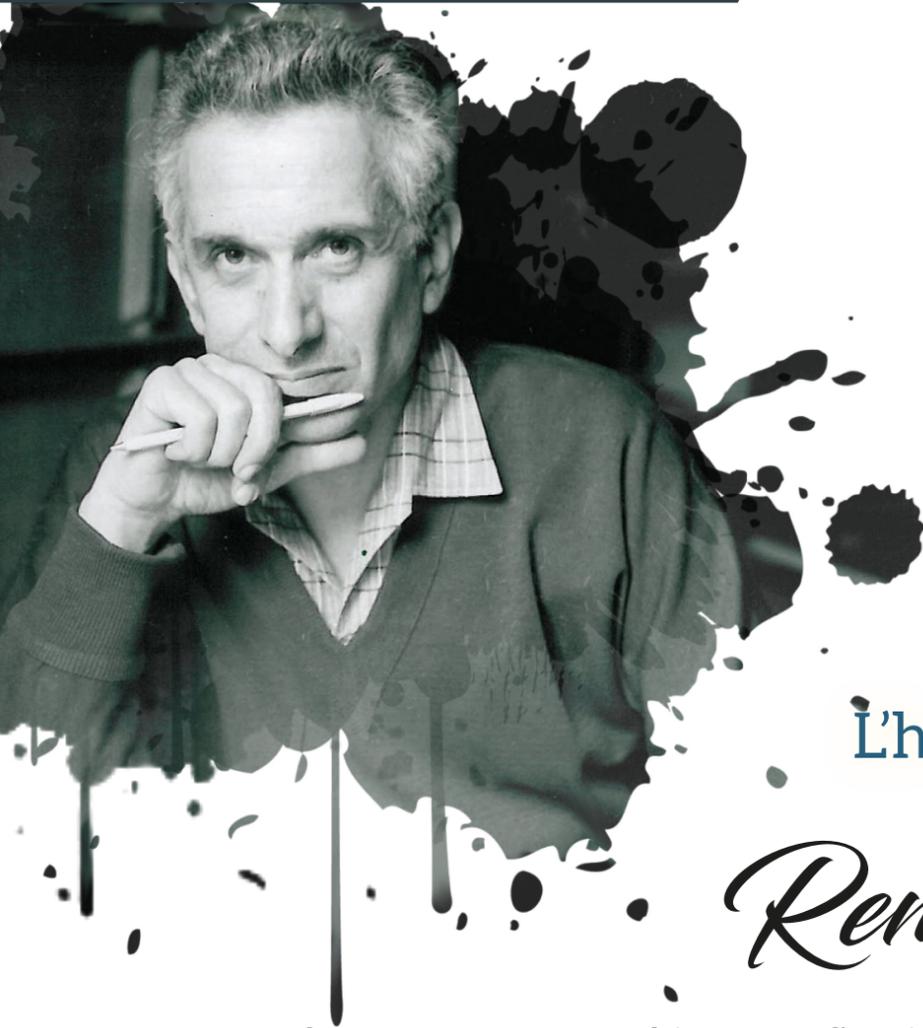


---

*Bouteille à la mer*

---

Hugo POINARD



## L'homme destructeur : échanges avec

# René Barjavel

**A** lors que nous sommes en plein essor des nouvelles technologies, ou que les menaces nucléaires continuent à se faire sentir, nous sommes sans cesse confrontés au déchirement prométhéen. Jusqu'où pouvons-nous nous permettre d'aller pour assurer notre sécurité et améliorer nos modes de vie ? La technologie, au lieu de nous faire des dieux, ne risque-t-elle pas de nous détruire ? Etant en école d'ingénieur, nous avons souvent été confrontés à ce problème, peut-être trop souvent à notre goût. Un auteur du XX<sup>e</sup> siècle, malheureusement trop peu connu des programmes scolaires, a déjà réfléchi pour nous à travers de magnifiques récits et une plume incroyable.

René Barjavel (1911-1985) est un écrivain et journaliste français. Précurseur de la science fiction française, il est notamment connu pour ses romans d'anticipation. A travers ses écrits, on peut avoir parfois l'impression qu'il n'est pas né à la bonne époque, qu'il ne cesse d'imaginer

l'avenir ou de ressasser le passé. C'est pourtant un homme très ancré dans son temps et ses enjeux qui, en s'adressant à ses contemporains, dont les œuvres sont comme des lettres qu'il envoie à nous lecteurs vivants, et aux futures générations. L'exemple le plus flagrant est *Ravage*, son premier roman d'anticipation et celui qui sera probablement le plus polémique. L'histoire se déroule en 2052, à Paris dans une société qui dépend à 200% de la technologie, et qui s'effondre brusquement un jour à cause d'une panne énergétique. Seules quelques personnes réussissent à échapper à cette destruction. Les hommes, reposant sur leurs inventions, se sont crus invincibles. Résultat, des choses aussi triviales que descendre les escaliers d'un immeuble deviennent un effort surhumain. Punition divine ou enchaînement inévitable de comportements, Barjavel ne se prononce pas. L'issue reste la même : les hommes sont responsables de leur propres chutes.

Auteur opposé à la technologie ? Pas vraiment. Homme confronté à la violence des hommes, et au développement d'armes destructrices, oui. Ses réflexions sur le danger de la science ne sont rien de plus que les inquiétudes de plus en plus soulevées actuellement. Dans le contexte de la guerre froide, la destruction nucléaire ne peut qu'influencer ses œuvres. Le roman *La nuit des temps* et la nouvelle *Béni soit l'atome* décrivent la destruction d'une civilisation par guerre nucléaire. Le premier, centré autour d'une histoire d'amour déchirante, raconte la découverte dans le Pôle Sud de deux humains vieux de neuf mille ans qui ont hiberné pour échapper à la destruction de leur société. Une société incroyablement développée qui a pourtant failli s'anéantir à cause de l'arme atomique. Barjavel fait appel à plusieurs mythes fondateurs, comme le déluge et l'âge d'or, pour construire son histoire. Au lieu de se projeter dans l'avenir, pour nous atteindre, l'auteur puise dans les leçons enseignées par nos ancêtres. La décadence de l'homme et la perte d'une société idéale, la purge par l'eau... Cette fois-ci, c'est un échange avec un passé profondément enfoui, relégué au rang de mythe, qui n'a pas forcément existé. Mais rien n'empêche le déluge de bientôt arriver...

Dans toutes ces histoires, la destruction est toujours suivie d'un renouveau. Dans *Béni soit l'atome*, Barjavel fait le récit de l'annihilation quasi totale de l'espèce humaine dans l'avenir, et du repeuplement de la Terre par les rescapés. Ce qui est intéressant, ce n'est pas tant la destruction mais le processus de reconstruction qui s'ensuit. A force de beaucoup de recherche et de travail, des avancées scientifiques sont effectuées et permettent à l'homme de ne plus travailler, de vivre dans des états de sommeil prolongé. Mais après des siècles de vie ainsi, les hommes n'arrivent plus à savoir ce que signifie

vraiment être homme. Ce n'est qu'à travers la guerre, le combat pour des valeurs, qu'ils parviennent peut-être à se retrouver.

Toujours, il semble falloir purifier l'espèce humaine afin de gommer les erreurs du passé et empêcher une nouvelle autodestruction. Et pourtant, le lecteur se rend compte avec surprise, déception, que cette nouvelle civilisation, relevée des cendres de la précédente, n'est pas nécessairement mieux. L'homme continue à vouloir se détruire. Peut-être, nous suggère Barjavel, que le problème est là : il a besoin de le faire. Dans son essai philosophique *La faim du tigre*, il nous suggère que la nature est un équilibre entre vivants, et qu'elle entraîne inévitablement des affrontements entre différentes espèces. L'homme ayant écarté pratiquement toutes les autres menaces, il n'a pas d'autre choix que de s'entretuer. Si la technologie l'aide à réaliser ce dessein, elle

**L'homme continue  
à vouloir se  
détruire. Peut-être  
que le problème  
est là : il a besoin  
de le faire.**

n'est pas la cause première. Cette réflexion, aussi noire soit-elle, ne doit pourtant pas nous abattre. Au contraire, il faut aussi croire en l'homme, et en sa capacité à se relever du pire, à aimer et se battre. C'est ça que l'on voit dans les œuvres de Barjavel. Puisque tout n'est qu'une question d'équilibre, il s'agit juste de doser son usage. Déterminer jusqu'à quelle limite nous acceptons de dépendre d'elle, sans détruire ce qui fait de nous des humains. L'utiliser à des fins qui nous élèvent et non nous rabaissent. C'est ainsi que conclut Barjavel dans son essai :

*L'homme se trouve devant deux destins possibles : périr dans son berceau, de sa propre main, de son propre génie, de sa propre stupidité, ou s'élancer, pour l'éternité du temps, vers l'infini de l'espace, et y répandre la vie délivrée de la nécessité de l'assassinat. Le choix est pour demain. Il est peut-être déjà fait.*

Cassandra PRADON

# “ L’antiquité, c’est le futur ”

Cet énoncé déconcertant constitue le mantra du jeune réalisateur Virgil Vernier.

Après avoir réalisé un premier long, *Commissariat*, et plusieurs courts, chacune de ses œuvres prenant pour environnement un paysage de la France contemporaine ou de son voisinage (comme Orléans, ou l’Andorre), il connut un semblant de reconnaissance lorsque son second long-métrage, *Mercuriales* (prenant cette fois pour scène les tours Mercuriales situées à Bagnolet) fut présenté à Cannes en 2014 dans la sélection de l’ACID, l’Association pour le Cinéma Indépendant et sa Diffusion. Cependant, la critique ne suivit pas l’entrain de ce groupe lors des projections cannoises et le film reçut un accueil assez tiède. Son film suivant, *Sophia Antipolis* sorti en salle en octobre dernier, connu une diffusion plus discrète.



## Virgil VERNIER

Néanmoins, le cinéma de Vernier contient me semble-t-il un parti-pris intéressant, explicité dans le mantra précité, et qui pourrait ouvrir une voie pour un cinéma original.

On peut y voir une invitation presque philosophique : la proposition d’un renversement de perspective, de notre façon d’interagir avec notre environnement, permettant ainsi d’apercevoir le futur là où on l’attend le moins. Il s’agirait de ne plus user d’une sensibilité mécanique empliée de cynisme, celle du fameux « les choses sont comme elles sont » et d’opérer un retour à une approche naïve, semblable à celle qu’a un enfant lorsqu’il regarde la lune ou les étoiles, et cherche des interprétations à ce qu’il voit en utilisant des images et des histoires. Ainsi l’enfant fait de son manque de connaissance objective une force créatrice.

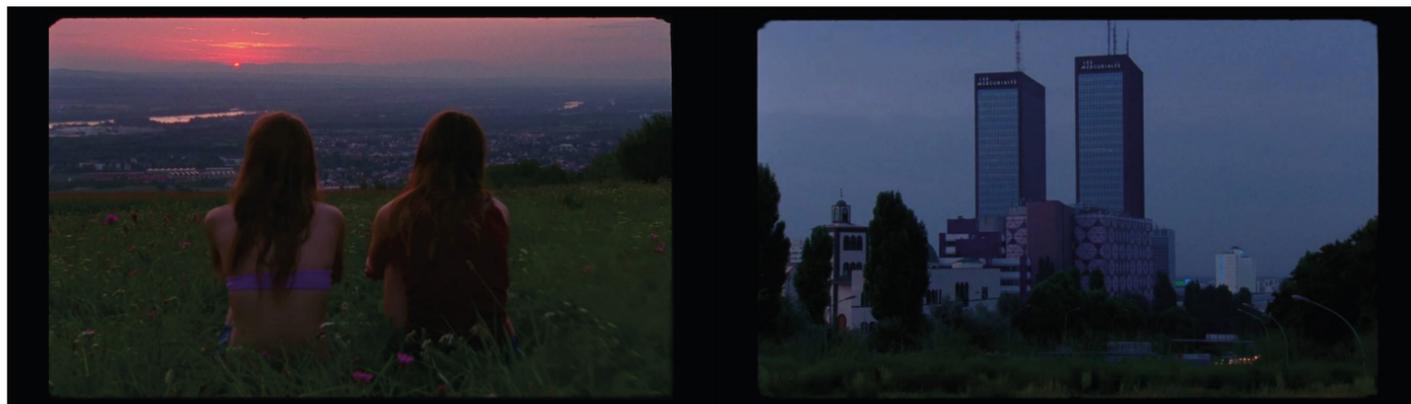
L’invitation du réalisateur serait en fait un retour au conte - ou au mythe. Ce retour consisterait à se débarrasser de nos lieux-communs et de nos connaissances a priori pour revenir à la narration primitive du conte. C’est une tabula rasa d’une grande violence, qui suppose une déconstruction de notre instinct le plus élémentaire, à savoir celui imposé par l’ordre symbolique.

Il convient ici de préciser ce dernier terme, hérité des champs psychanalytique et sociologique ;

l’ordre symbolique est le code implicite d’interprétation des symboles qui nous entourent. Il est appris instinctivement dès que l’on commence à participer au monde social et est essentiellement culturel ; ainsi, l’ordre symbolique impose par exemple le sens que l’on prête collectivement aux institutions politiques ou religieuses, aux traditions ou encore aux règles de savoir-vivre.

On peut entre-autre distinguer deux approches antagonistes de l’univers symbolique qui nous entoure et nous pénètre. La première serait l’approche naïve mentionnée plus haut, celle de l’enfant qui commence tout-juste sa sociabilisation et utilise son imagination pour interpréter les signes qui l’entourent. Le second serait le mode du « on », celui de l’adulte qui interagit de manière mécanisée avec son entourage sans le remettre en question. Le problème ici n’étant pas une remise en cause politique ou même éthique mais symbolique. On pourrait même dire que ce qu’il manque au mode du « on » c’est le questionnement purement esthétique.

Ce qu’il faut entendre par là, c’est que la puissance créatrice primitive se manifeste au travers d’un repliement du symbole sur lui-même, qui lui prête ainsi une signification mythologique issue de l’imagination, en effaçant toutes ses considérations socio-historiques ou toute valeur d’usage, pour ne garder que le symbole en tant qu’image ouverte à interprétation. On peut penser par exemple à l’enfant - ou l’artiste - qui cherche des significations imaginaires aux choses du quotidien (le fonctionnement des voitures ou des avions, à quoi servent

Extraits de *Mercuriales*, 2014

de grands bâtiments mystérieux comme une cathédrale, etc ...) au lieu d'un savoir utilitariste mécanisé.

Revenons à Vernier : en quoi la création primitive, la re-captation naïve du symbole, est-elle liée au futur et quelle est la place du médium cinématographique dans cette démarche ?

Il est intéressant de noter que, tout comme le réalisateur polonais Krzysztof Kieslowski, Vernier s'attela d'abord au documentaire, préférant la spontanéité du mot juste, avant d'entreprendre des fictions et d'écrire des scripts pour ses films.

Comme le souligne le philosophe Slavoj Žižek, cette genèse fût confrontée pour Kieslowski à une impasse : « Son point de départ fut la représentation de l'ambiguïté et de la morosité de la vie authentique dans les pays socialistes. Mais il fut confronté au problème de l'intrusion illégitime dans l'intimité fantasmatique de l'autre dans laquelle il est interdit d'entrer (comme par exemple l'émotion d'une femme qui perd son enfant) qui doit être approchée par la fiction. La fiction résout l'impasse inhérente au documentaire. » Ainsi, la caméra n'est pas neutre et la capture d'une scène intime s'accompagne inévitablement d'une sensation de malaise pour le spectateur, celui de la pure brutalité du réel. On pourrait dire que le film devient plus vrai que la réalité lorsqu'il représente une situation purement symbolique, s'affranchissant de la bête contingence du réel.

La non-neutralité de la caméra est utilisée dans les films de Vernier pour expliciter la dialectique entre les personnages et l'ordre symbolique dans lequel ils évoluent. Dans *Orléans*, on trouve une abondance de symboles relatifs à Jeanne d'arc, femme forte et indépendante dans laquelle se retrouve la protagoniste, et dans *Mercuriales*, ces deux tours isolées, vestiges d'un projet urbain avorté, reflètent la perte de repères des deux personnages.

L'abondance de signes dans laquelle beignent les agents filmés (acteurs ou non) constitue autant de reflets de leur propre condition sociale. Mais le génie du réalisateur est de présenter des personnages qui ne sont pas neutres face à cet environnement symbolique ; ils jouent avec lui, lui prête des interprétations, le démolissent ... Autant de comportements que seule la fiction peut représenter sans avoir recours à une intrusion illégitime.

Où émerge le futur dans un film de Virgil Vernier ?

Il ne s'agit pas du typique film d'anticipation futuriste mais d'une projection du présent dans sa potentialité symbolique ; on pourrait parler de « futur antérieur ».

C'est une projection advenue par une re-captation, une réappropriation du présent. Des scènes banales deviennent futuristes voire mystiques par les moyens du montage et l'utilisation de la musique. Par exemple, le cœur des tours Mercuriales son système de sécurité, normalement invisible, représenté dans toute sa complexité technique telle une matrice. Dans *Andorre*, la station thermale est filmée en grand angle et en contre plongée, accompagnée d'une musique que l'on verrait bien dans une science-fiction. Dans *Orléans*, un montage des événements des fêtes johanniques comme des projections sur la cathédrale ou un set électro plonge le spectateur dans un devenir dominé par la technologie. Mais les éléments issus de l'univers de ce futur antérieur est accompagné révélant un univers symbolique qui semble primitif et conservateur en comparaison : des fêtes traditionnelles moldaves ou le culte de la

Extrait de *Orléans*, 2012Extrait de *Andorre*, 2013

légende de Jeanne d'Arc. Cet enchevêtrement fait entrevoir l'inscription d'un futur proche dans les symboles du présent. En d'autres termes, les symboles « antiques », issus de notre histoire, sont révélés dans toutes leurs potentialités.

Voir un film de Virgil Vernier c'est être projeté dans un futur abyssal où l'on prendrait la place de touristes visitant l'équivalent de la grotte de Lascaux. A une différence près, les peintures rupestres sont remplacées par les symboles de notre propre paysage socio-culturel contemporain. On nous parle ainsi d'implants mammaires, de chirurgie esthétique, de sectes, d'agents de sécurité ou de télé réalité.

La projection dans le futur qu'effectue Vernier au travers de ses films est donc double. Une première consiste en la réappropriation symbolique entreprise par les personnages et la seconde est celle ressentie par le spectateur et orchestrée par la réalisation, en particulier par le montage. Cette double projection met en jeu toutes les potentialités proposées par le médium cinématographique.

Il est très rare qu'un film déconstruise les édifices symboliques ; on attend en général au contraire qu'un film utilise notre compréhension instinctive du symbole pour dialoguer avec nous et ainsi nous faire pénétrer les sphères de l'imaginaire et du fantasme - le fameux « film de genre ». Pourtant, c'est bien la démarche entreprise par Virgil Vernier qui propose un cinéma original, exploitant pleinement les possibilités du médium.

Maurice COQUET

# DOSSIER ÉTUDIANT

SC<sup>2</sup><sub>1</sub>



Après cette première partie dédiée aux contributions des étudiants, vous trouverez dans les pages qui suivent un dossier réalisé au cours de l'année 2018. Celui-ci est centré autour de notre thème « Échanges », et s'articule en trois parties, qui abordent le sujet sous différents angles ; trois perspectives et trois manières de vivre l'échange en tant qu'étudiant.

L'Université Paris-Saclay, en plein développement, et les relations inter-établissements sur le plateau de Saclay, au coeur de notre actualité, sont décryptés par Romain Soubeyran, nouveau directeur de CentraleSupélec.

L'international, un des enjeux de l'UPSaclay et passage devenu presque obligatoire pour tous les étudiants, est ensuite abordé, avec l'interview de Carine Morroti-Delorme et le récit de Yuguang Zhou, élève chinois venu étudier en France.

Enfin, la vie associative prenant souvent une part importante dans celle des étudiants, vous trouverez le témoignage d'élèves dont l'engagement associatif est devenu un engagement personnel au service des autres.

### Les échanges inter-établissements

Romain Soubeyran p.35  
Projets inter-établissements p.39  
Micro-trottoir p.40

### Les échanges à l'international

Carine Morotti-Delorme p.42  
Elève international à Paris p.44

### Les échanges associatifs

Africa Unite p.46  
OSER p.48  
Isabelle Zakia p.50



# Romain Soubeyran

Le tout nouveau directeur de CentraleSupélec s'est entretenu avec Hiatus le 8 janvier 2019.  
*Morceaux choisis.*

## «La recherche, c'est la raison d'être première de l'Université Paris-Saclay. »

### Pour vous, qu'est-ce que CentraleSupélec, tant au niveau de l'image actuelle que celle à venir ?

La vision majeure que j'ai de CentraleSupélec et de son rôle, c'est de contribuer à continuer à attirer en France des gens qui sont parmi les meilleurs jeunes scientifiques et de les former en France. Sans cela, je suis convaincu qu'à l'horizon de 10 ou 20 ans les élites techniques et industrielles seront essentiellement formées hors de France et on aura de plus en plus de cadres supérieurs et de dirigeants, français ou étrangers, qui auront la culture des établissements internationaux par lesquels ils seront passés. On voit déjà cette concentration progressive sur les grands campus mondiaux et un certain nombre de pays qui ne forment plus leurs élites. On a une dichotomie croissante entre ces élites mondialisées et la population qui est restée sur place, dans le pays et je pense que ce n'est pas une perspective optimale pour la France.

Pour autant, aller à l'étranger me paraît absolument essentiel, la France ne peut pas être un village gaulois. Dans une carrière, beaucoup sinon la totalité des ingénieurs vont à l'étranger, soit en séjour prolongé, soit en mission dans le cadre de leurs fonctions. Je pense qu'il n'y a plus beaucoup d'ingénieurs en exercice qui n'aient pas une dimension internationale dans leur activité. Donc c'est parfaitement indispensable d'aller à l'étranger, mais en gardant des racines, une culture et un mode de pensée tels que l'on s'efforce de les développer dans nos écoles d'ingénieurs françaises.

### Quelle place pensez-vous que CentraleSupélec a et doit tenir dans l'Université Paris Saclay ?

À mon sens, le départ de New Uni rend possible le décollage de l'Université Paris Saclay. Polytechnique avait été poussée dans l'Université

Paris Saclay mais s'est retrouvée en confrontation avec Paris-Sud pendant un certain nombre d'années. Le projet a ainsi patiné parce qu'il était victime d'un manque de vision partagée. Avec le départ de Polytechnique et des quelques écoles d'application de Polytechnique à côté d'elle, ça clarifie les choses. En ce qui nous concerne, CentraleSupélec est sans ambiguïté et de façon unanimement reconnue leader en matière d'ingénierie de l'Université Paris-Saclay. Ceci dit, comment le traduire de façon concrète ? Que signifie d'être leader de la branche ingénierie de l'Université Paris-Saclay ? CentraleSupélec est une interface essentielle avec le monde industriel, ce n'est bien entendu pas la seule mais je pense qu'il s'agit de l'établissement ayant le plus de relations avec les entreprises. Ça prend une dimension particulière dans le groupement de Saclay puisque l'une des forces du cluster Paris Saclay est la présence de tout un ensemble d'entreprises et de centres de R&D qui se sont implantés ou qui sont en cours d'implantation sur le plateau.

**NewUni devient IPP, l'Institut Polytechnique de Paris**

La séparation de Polytechnique de l'Université Paris-Saclay, annoncée par Emmanuel Macron le 25 octobre 2017, se confirme et prend, depuis notre interview avec M. Soubeyran, le nom d'Institut Polytechnique de Paris. Le regroupement de l'École Polytechnique, l'ENSTA, l'ENSAE,

Télécom Paris et Télécom SudParis devrait d'ici 5 ans rassembler 30 laboratoires de recherche, un millier de doctorants et 10 000 étudiants.

«L'esprit n'est plus à la fusion, mais à la coordination et à la conservation des identités fortes» a déclaré Florence Parly, ministre des Armées, qui voit dans l'IP Paris un futur champion mondial de l'enseignement supérieur et de la recherche, à l'instar d'autres clusters comme le MIT.

**Dans ce projet les relations inter-établissements sont centrales. Comment prévoyez-vous de renforcer et de promouvoir ces relations entre les composantes de l'UPS ?**

Des interactions sont possibles dans trois grands domaines : les fonctions supports, l'enseignement et la recherche.

En matière de support, la mutualisation doit être développée partout où elle fait sens et où elle peut permettre de dégager des économies. Par exemple notre agence comptable vient d'être mutualisée avec l'ENS Paris Saclay. De grands projets mutualisés à l'ensemble de Paris Saclay, tels que le Learning Center ou les installations sportives, en particulier la piscine, n'auraient pas pu être portés par un seul établissement.

Sur la partie recherche, les mutualisations existent déjà autour des grandes plateformes

scientifiques et des laboratoires partagés par plusieurs établissements. On a un certain nombre de grands outils sur le plateau dont l'utilisation ne se justifie que parce qu'ils sont mutualisés entre plusieurs ou la totalité des établissements. On a aussi des regroupements autour de grands projets structurants pour lesquels une institution seule ne peut pas réunir l'ensemble des connaissances et compétences nécessaires, mais qui pourront être traités à l'échelle de l'université Paris-Saclay. À l'étranger, on constate l'importance de tels projets, non seulement pour fédérer les communautés mais aussi en termes de visibilité de la structure. Je pense en particulier à l'EPFL avec le Brain Project ou Solar Impulse.

Sur la partie enseignement, la valeur ajoutée de l'Université Paris-Saclay doit d'abord être la diversification des cursus, c'est-à-dire donner des possibilités d'échanges d'étudiants entre les différentes composantes, qui permettent d'aller chercher des cours ou des modules qu'on n'a pas dans chaque établissement mais qu'on peut trouver dans les autres. Un autre point est le brassage d'étudiants d'origines et de cultures variées, qui ont pu avoir des formations y compris en sciences humaines et sociales ou en art. En entreprise, un produit doit plaire au client pas seulement au plan technique. D'où l'importance par exemple du design. Mais il faut également prendre en compte par exemple les dimensions juridiques dès qu'on a affaire à de la propriété industrielle, des bases de données ou à des enregistrements de données personnelles...

**Selon vous, quel est le rôle des associations étudiantes dans ce rapprochement entre les écoles et universités ?**

Pour moi les associations étudiantes doivent aider au brassage des étudiants, et contribuer à créer un sentiment d'appartenance à l'Université Paris-Saclay. Celle-ci ne se construira que quand existera ce sentiment d'appartenance commune, aussi bien des personnels que des étudiants. Il faudra s'habituer à vivre avec une double appartenance, un peu comme la France vis-à-vis de l'Europe, dont nos problématiques sont très proches.

*Il faudra s'habituer à vivre avec une double appartenance, un peu comme la France et l'Europe dont nos problématiques sont très proches.*

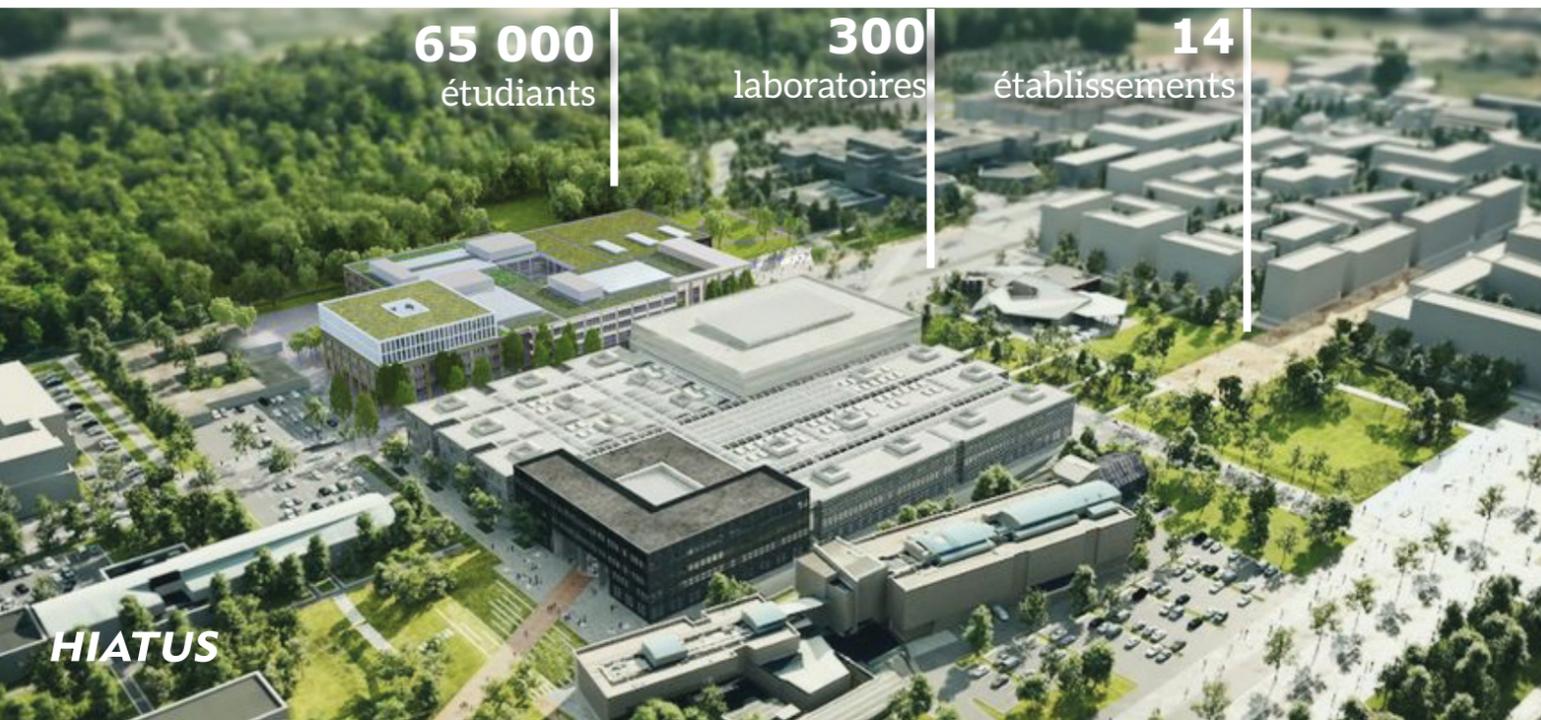
**Quelle importance possède la recherche et le monde de l'entreprise pour l'Université Paris Saclay ?**

La recherche, c'est la raison d'être première de l'Université Paris-Saclay. Les grandes institutions mondiales sont des universités de recherche parce qu'une recherche forte est nécessaire pour adosser un enseignement de haute qualité. La recherche est d'ailleurs le principal élément qui est jugé dans les classements mondiaux. Or l'une des raisons d'être de l'Université Paris-Saclay, c'est aussi de bien figurer dans ces classements mondiaux.

En ce qui concerne le monde de l'entreprise, il permet l'insertion professionnelle de la majorité de nos diplômés, mais aussi des financements, ce qui peut sembler trivial mais qui est tout sauf anodin, et enfin la contribution au renouvellement des thématiques de recherche. La poussée des demandes des entreprises en matière de recherche aide à renouveler les thématiques de recherche et donne accès à des moyens techniques qui ne sont pas disponibles en interne (accès à des plateformes techniques, des outils, des bases de données, ...).

**Pensez-vous qu'il y a un risque de perte d'identité des formations d'ingénieurs à la française dans l'Université Paris Saclay ?**

Une autre question c'est aussi la perte de prestige dans ce rapprochement. Si CentraleSupélec perd en prestige, ça veut dire que l'Université Paris-Saclay a échoué. Normalement ça doit être au contraire un plus et une dimension supplémentaire qui nous valorise. Le diplôme CentraleSupélec est très reconnu en France. Quand on va à l'étranger et j'ai habité aux États-Unis, à peu près toutes les entreprises que j'ai vu dans le secteur pétrolier avaient une certaine ou une bonne idée de ce qu'était un ingénieur à la française, mais ne faisaient aucune différence entre les écoles, que vous preniez un centralien, un Supélec, un X ou un ingénieur d'une école moins renommée en France. Par contre on savait que c'était des gens qui savent compter, qui ont de très bonnes bases scientifiques et qui sont débrouillards. Un ingénieur à la française est adaptable et capable de proposer quelque chose sur un problème qu'on ne sait pas trop par quel bout prendre et ça c'est en général reconnu et apprécié. Pour moi, un intérêt de l'Université Paris-Saclay c'est justement d'associer cette image très



forte en France de CentraleSupélec à une image internationale liée à l'Université Paris-Saclay qui devrait être valorisante notamment via les classements internationaux. Dernier point pour répondre à cette question, le risque qui existe évidemment à se lancer dans ce projet est à comparer au risque de ne pas le faire, c'est-à-dire le risque de perdre progressivement en attractivité vis-à-vis des meilleurs scientifiques français qui envisagent de plus en plus, dès le post-bac, des formations étrangères. Je vois autour de moi de très bons jeunes scientifiques qui dès le post-bac partent à l'EPFL, à l'Imperial College, à McGill... Il y a un attrait de l'étranger en plus de la valorisation du nom d'une grande université visible au rang mondial à mettre sur son CV. A contrario, aller en prépa dans un lycée qui n'a absolument aucune visibilité à l'international, et tenter les concours, c'est aléatoire ! Et même une très bonne école ne donne pas forcément la même signature que l'Imperial College ou que l'EPFL. D'où l'importance d'avoir en France des universités sur le modèle et au meilleur niveau international. Cela étant, je suis évidemment fondamentalement attaché à ce que notre formation d'ingénieur garde toutes les spécificités qui font sa valeur ; c'est ce qui est prévu. Je pense qu'il faut bien peser, face au risque pour nous de participer à la construction de l'Université Paris-Saclay, le risque encouru si on ne le fait pas.

Liste des établissements de l'Université Paris-Saclay

Les Universités

Université d'Evry Val-d'Essonne  
 Université Paris-Sud  
 UVSQ

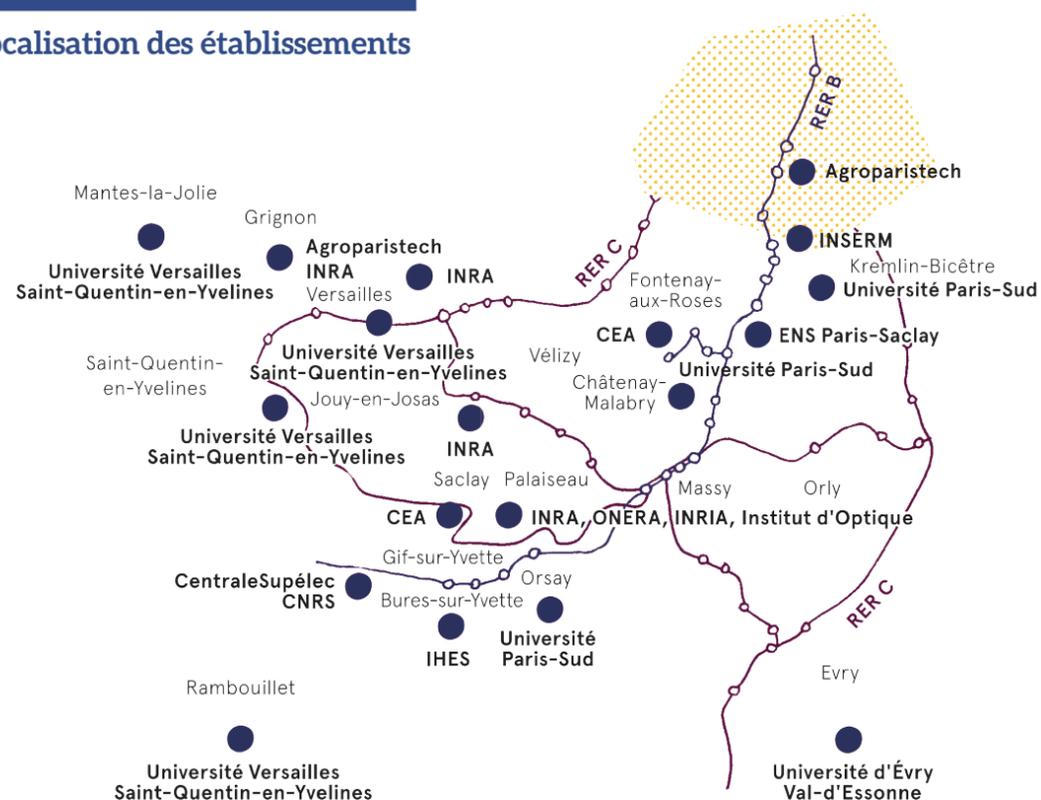
Les écoles

AgroParisTech  
 CentraleSupélec  
 ENS Paris-Saclay  
 Institut d'Optique Graduate School

Les organismes de recherche

CNRS  
 CEA  
 IHES  
 Inria  
 INRA  
 Inserm  
 ONERA

Localisation des établissements



# Des Projets inter-établissements



Le Festival de l'Université Paris-Saclay - ou tout simplement, FUPS -, c'est l'événement musical de l'année à ne pas louper qui se passe sur le plateau ! Organisé par les étudiants du plateau, il se déroule cette année le 10 mai, à CentraleSupélec. Au programme, des groupes étudiants venant des différents établissements, mais aussi des artistes professionnels venus ambiancer les près de 3000 étudiants présents chaque année !

Après leur succès l'année dernière, avec *La Belle et la Bête*, SMASH, la troupe de comédie musicale inter-école composée d'élèves de l'IOGS, l'ENSTA, l'ENSAE et l'X revient une fois de plus le 9 et 10 mai avec cette fois-ci une adaptation du musical *Sister Act*. Venez découvrir la voix incroyable de Delores Van Cartier et le groove incomparable de la chorale de Notre Dame des Anges ! Un bel exemple de réussite de projets inter-établissements et l'accomplissement d'une année intense de travail, encadrée par 3 professeurs professionnels



“Je pense que c'est une super nouvelle pour la vie associative, si l'on arrive à s'organiser. Si on s'allie tous pour faire des événements comme le FUPS, on pourrait faire des choses monstrueuses, et sur plus d'une soirée. Un rêve dans l'idéal.”

Clémentine, SupOptique

“Du point de vue de la recherche, c'est très intéressant. On aura accès à beaucoup plus de laboratoires, dans différents domaines, et donc aussi à beaucoup plus de moyens. En plus, c'est toujours bien d'avoir de la diversité dans ce milieu !”

Samira, doctorante

“Pour un élève, c'est assurément une bonne nouvelle. Cela nous ouvre beaucoup plus de portes, et je pense qu'il ne faut pas avoir peur d'une perte d'identité ou de prestige avec ce rapprochement. Pour ceux qui sont plus intéressés par le monde de l'entreprise, c'est l'occasion d'avoir plus de visibilité à l'international. Tandis que ceux, comme moi, qui veulent faire de la recherche vont pouvoir plus facilement trouver une thèse et travailler avec différents laboratoires.”

Emma, CentraleSupélec

“Ça va être super dans quelques années, lorsque tous les établissements seront bien installés, quand il y aura des commerces et surtout des transports, même si je serai sûrement plus là pour en profiter ! Je pense que l'Université Paris-Saclay va vraiment devenir un pôle scientifique et d'innovation majeur, avec notamment toutes les entreprises qui sont installées à proximité sur le plateau.”

Clara, CentraleSupélec

“Je pense que l'objectif de l'Université Paris-Saclay est louable, mais j'attends encore de voir ce que ça va donner. Avec l'X et compagnie qui se retire du projet, j'espère que l'UPSaclay va quand même réussir à se concrétiser.”

Romain, CentraleSupélec



Les élèves s'expriment sur l'UPSaclay



Crédit Photo : Erik Odin

## LES ÉCHANGES À L'INTERNATIONAL

75000

C'est le nombre d'étudiants français poursuivant leurs études à l'étranger

15%

des jeunes ingénieurs ont un premier emploi dans un pays étranger

L'ouverture des frontières ne concerne pas que les marchandises ou le tourisme, elles ont aussi permis l'augmentation des échanges académiques. Les étudiants sont ainsi de plus en plus nombreux à choisir de faire une partie de leurs études à l'international, et leurs écoles de se tourner elles-aussi vers l'étranger. Par exemple, c'est près de 40 000 Français qui profitent chaque année du programme Erasmus. Mais les échanges ont aussi lieu dans les deux sens, et la France a accueilli 343 400 étudiants étrangers pour l'année 2017-2018, ce chiffre augmentant d'année en année. Alors qu'avoir une expérience à l'internationale était un plus sur son CV, ce sera bientôt un moins de ne pas en avoir une.

Qui dit grand nombre de possibilités d'échanges académiques dit choix et sélection, et qui dit sélection dit

classement. Pour attirer les meilleurs élèves, les écoles et universités doivent maintenant avoir la meilleure place dans les classements internationaux et remplir de nouveaux critères qui n'existaient pas auparavant. Par exemple, plusieurs aspects seront décortiqués : part d'enseignants-chercheurs internationaux ; part d'élèves internationaux ; nombre de diplômés travaillant à l'étranger ; etc. Pour augmenter leur rang dans ces classements, les universités vont alors augmenter la taille des promotions pour avoir plus de visibilité à l'internationale, ou faire des regroupements d'écoles comme c'est le cas avec l'université Paris-Saclay ; ou encore créer des écoles filles comme avec l'ouverture de Centrale Pékin en 2005.

# Carine Morotti-Delorme

Responsable de la Mobilité académique sortante

En fonctions à la Direction des Relations Internationales, Carine Morotti-Delorme s'occupe des doubles diplômes et semestres sortants des étudiants de CentraleSupélec. Son rôle? Conseiller et accompagner les élèves dans leur projet de mobilité, mais aussi être l'interlocutrice privilégiée des élèves lors de leur séjour.



A droite sur la photo, lors d'une visite des écoles Centrales à l'ETSIT, Espagne

## Pourquoi les élèves souhaitent partir à l'étranger ?

Alors déjà c'est obligatoire ! Donc on va revenir un peu plus loin : pourquoi c'est obligatoire ? Parce que c'est une vraie valeur ajoutée. Le fait de sortir de sa zone de confort, de voyager, de voir autre chose que le système français, ça ouvre énormément. Vous voyagez beaucoup, vous vous faites de nouveaux amis et finalement assez peu du pays où vous êtes mais en provenance du monde entier, vous êtes dans d'autres résidences à plus de 5 minutes à pied du campus donc vous allez prendre les transports, etc... Plus que le diplôme que vous obtiendrez, ce qui compte vraiment sur le CV, c'est cette expérience à l'international qui témoigne d'une capacité d'adaptation, de responsabilisation et de connaissance de soi. Quand on sort à l'étranger il faut voir si on a les papiers pour partir, et travailler d'une autre façon, dans une autre langue, être plus ou moins seul confronté aux problèmes de la vie quotidienne... Certains élèves en sont exemptés parce qu'ils viennent déjà d'autres pays mais ils préfèrent profiter de cette chance de voir autre chose plutôt que de rester là pendant trois ans.

Bien sûr on garde toujours un œil bienveillant sur les élèves qui sont à l'étranger. Chaque année on ramène sans problème les deux ou trois élèves qui n'arrivent pas à franchir le seuil, qui ne se sentent pas à leur place et qui ne se voient pas tenir deux ans. C'est normal d'avoir le mal du pays, une fois qu'on a franchi ça tout se passe bien mais dans quelques rares exceptions on n'y arrive pas. Pour nous, ils ont validé

leur mobilité et généralement ils reviennent pour faire leur troisième année ici. Notre but n'est pas de laisser un élève déprimé en détresse à l'autre bout du monde !

## Comment les apports et difficultés varient avec la durée de la mobilité ?

Les difficultés sont très distinctes. La principale difficulté du semestre va être de choisir les cours parce qu'il y a l'embarras du choix et tout un tas d'aspects pratiques qu'il va falloir gérer : l'agencement des emplois du temps, les langues et les lieux d'enseignement qui peuvent varier, parfois la validation des cours par un Superviseur International Académique... Il y a aussi des difficultés liées à l'arrivée en milieu d'année. La majorité des logements sont pourvus pour la vraie rentrée, les associations et clubs sont déjà formés. Mais les élèves sont ravis aussi, ils en profitent pour voyager parce qu'un semestre c'est moins de 6 mois et ça passe vraiment vite.

On sent que les élèves réfléchissent plus avant de s'engager pour un Double Diplôme car c'est plus long, diplômant et parfois très cher. C'est tout un processus pour le candidat que d'essayer de trouver des bourses ou des moyens de faire baisser les frais de scolarité.

Sur les destinations Royaume-Uni ou États-Unis, il arrive malheureusement que les coûts soient un frein. Le Royaume-Uni est encore pour l'instant dans l'Union Européenne donc les élèves de nationalité de l'Union Européenne ont un tarif réduit.

Pour ceux qu'ils appellent Abroad Sea Student, c'est-à-dire toute nationalité en dehors de l'UE, ça peut monter jusqu'à deux fois et demi le prix qui est déjà important. Aux États-Unis et en Australie ce n'est même pas une question de nationalité, c'est le prix affiché qui est exorbitant. Mais malgré le prix, il y a une fixation des élèves sur les États-Unis. C'est chaque année la destination sur laquelle on a le plus de demandes et effectivement si votre but c'est de travailler aux États-Unis, un diplôme estampillé Stanford, MIT ou Harvard va être beaucoup plus reconnu qu'un diplôme européen, mais notre but c'est que vous alliez voir ailleurs, en dehors de la France. Même si c'est la Belgique, c'est déjà une autre façon de faire. Ce qu'on veut que vous acquériez à l'issue de ce Double Diplôme, c'est une autre vision de l'enseignement et des pratiques de la langue.

## À quel point faut-il parler la langue du pays pour profiter de sa mobilité ?

Ça va dépendre de la langue. Pour des langues faciles d'accès, après une période en immersion de deux mois, il n'y a plus du tout ce problème de barrière de la langue mais je n'irai pas jusqu'à conseiller le Japon à quelqu'un qui n'a jamais fait de japonais. L'anglais est bien sûr la langue internationale par excellence mais au Japon, tout le monde ne va pas parler l'anglais. Il faut avoir un minimum de bases dans la langue du pays, ne serait-ce que par respect, pour la vie quotidienne, demander son chemin, s'alimenter, ... Sans aller jusqu'au Japon, à l'épicerie du coin la caissière ne va pas forcément parler anglais

non plus, donc si c'est juste pour scanner un code barre et donner sa carte, aucun échange, ça va, mais si on vous dit que le produit est vendu par lot de trois et que vous n'en avez que deux, c'est plus compliqué !

## Avez-vous une anecdote que vous auriez envie de partager ?

Des anecdotes oui, j'en ai plein ! Des élèves qui sur une même promo ne se connaissaient pas en France, qui se retrouvent sur une même destination et deviennent amis, je trouve ça très beau. Des élèves qui me demandent si je suis sûre que pour aller à Singapour une carte d'identité ne suffit pas. Et bien non, j'en suis sûre, l'espace Schengen ne va pas jusque-là ! Les élèves m'envoient énormément de photos, je pourrais faire des albums d'à peu près partout, même d'endroits où je ne suis jamais allée, des endroits qui ne me semblaient pas attrayant mais que j'ai maintenant envie de découvrir grâce à des élèves.

## Un mot de la fin ?

Réfléchissez dès que possible à votre mobilité, allez voir les personnes responsables, parlez avec vos camarades, faites-vous une idée de ce que vous voulez ou ne voulez pas faire. Ne voyez pas ça comme un calvaire ou quelque chose d'insurmontable mais comme une vraie chance. J'insiste, il n'y a pas une mobilité meilleure qu'une autre, il y a celle qui est la meilleure pour vous.





### Une courte présentation d'où tu viens, et du parcours qui t'a mené jusqu'ici à CentraleSupélec ?

Je m'appelle Yuguang, j'ai 23 ans et je suis un élève international en fin de première année à Centrale Paris. J'ai suivi un cursus plutôt normal pour un élève chinois, dans la ville de Shenyang (沈阳市), une ville proche de Pékin et à la fin du lycée, j'ai passé le *GaoKao*<sup>1</sup> pour rentrer dans les études supérieures. Je suis arrivé à Centrale Pékin un peu par hasard : j'avais postulé à 5 universités et à l'époque je voulais intégrer une université avec un département d'Aircraft Design. Finalement, je n'ai eu que mon deuxième choix, Centrale Pékin.

J'y ai passé 3 ans. La première année est un peu spéciale, elle est réservée à l'apprentissage intensif d'une langue, le français pour moi. Les deux années suivantes étaient équivalentes à la MathSup-MathSpé en France, et on avait des cours en français, dispensés par des professeurs venant de lycées français, comme Louis le Grand et Hoche, ainsi que des professeurs de différentes écoles Centrale. Je suis ensuite venu en France pour poursuivre mes études à Centrale Paris.

### Et qu'est-ce que t'as amené à faire tes études en France ?

J'ai une cousine qui a fait ses études en France il y a une dizaine d'années. Après son lycée à Pékin, un programme lui a permis de venir en France, où elle a fait prépa avant d'intégrer les Mines de Saint-Étienne. Elle habite maintenant en France depuis dix ans et elle est mariée à un français. Elle me parlait beaucoup de la France ; ça doit être une des raisons pour lesquelles j'ai été intéressé par la France. À une époque, tout le monde apprenait l'anglais et tout le monde voulait aller aux États-Unis. Je pense que les mentalités sont en train de changer, et avec la Chine qui investit dans son projet de route de la soie, en Afrique notamment, je connais beaucoup de gens qui travaillent là-bas, où il est important de parler français. Ça me semble donc très utile et intéressant d'étudier en France.

### Maintenant que tu es ici, est-ce que tu ressens le mal du pays, de la nostalgie ?

Je pense que c'est la gastronomie chinoise qui me manque le plus ! En revanche, je pense que je manque plus à mes parents, restés en Chine, que l'inverse. La vie en Chine ne me manque pas trop. Je pense qu'il faut que je profite de chaque minute que j'ai ici en France.

J'aime bien le sentiment d'être ailleurs, comme une aventure. C'est très intéressant de pouvoir parler à des gens différents tous les jours, de regarder des choses différentes, ce seront des expériences très enrichissantes, de bons souvenirs quand je serai vieux. En plus, je profite de mon temps ici pour visiter les autres pays d'Europe.

### As-tu des problèmes d'adaptation, des problèmes d'intégration ?

Oui forcément il y en a. Pour moi, c'est plutôt au niveau relation avec les gens que j'ai des problèmes. Je n'arrive pas toujours à être très sociable et à me faire des amis proches. La culture de faire des soirées n'existe pas trop en Chine. Depuis qu'on est tout petit, on est élevé en disant que les soirées, les clubs, les boîtes de nuit ne sont pas des endroits très fréquentables. Du coup, on s'amuse autrement ; on fait beaucoup de karaoké. Sinon on mange dehors ensemble. Mais ça finit en général avant minuit. On ne reste jamais jusqu'à 5h du mat'. C'est un peu fou pour nous. Donc je trouve que les chinois sont un peu isolés : on a moins l'occasion d'échanger avec les autres étudiants, même internationaux, vu qu'on ne participe pas aux soirées alors que les autres en font beaucoup. En plus, je pense que les chinois qui viennent en France sont là pour étudier. Si on vient ici en France, c'est parce qu'il y a vraiment un domaine académique qui nous intéresse. Il y a des gens qui sont intéressés par le nucléaire, d'autres par les maths, des matières pour lesquelles la France est réputée.

1. Le *GaoKao* est un concours de deux ou trois jours qui sert de barrière et d'examen d'entrée pour les études dans l'enseignement supérieur en Chine.

### D'ailleurs, comment tu trouves les cours et les études en France ?

Je suis un peu déçu. Ici, les cours sont composés de tous les domaines : gestion, finance, droit, biologie, ... Et ça ne m'intéresse pas vraiment. Je pense que les élèves ici ne sont plus intéressés par les vraies techniques, mais ils veulent apprendre à savoir comment présenter des choses, comment gérer une équipe, comment devenir un leader.

En Chine, même si tu es diplômé d'une très bonne université, il faut que tu commences depuis le niveau le plus bas dans l'entreprise, à faire des choses concrètes. Même si tu as appris comment diriger des équipes, il faut que tu commences par des tâches techniques. Les chinois pensent que les techniques de gestion ne sont pas des choses que l'on peut enseigner aux élèves, mais que c'est une accumulation d'expériences. Si on veut choisir un leader dans une entreprise, on ne va pas vraiment regarder son diplôme, mais on va considérer son expérience et ce qu'il a accompli dans l'entreprise. Ce n'est pas le diplôme qui décide tout. Donc je suis un peu déçu qu'on apprenne peu de choses techniques.

En revanche, j'ai tout de même apprécié les cours de maths ici, à tel point que je suis désormais intéressé par les Maths Appliquées. J'ai trouvé les cours de maths ici très spéciaux et très intéressants, même s'ils sont difficiles. C'est un peu un challenge. C'est très différent des maths en Chine, qui sont beaucoup plus calculatoires et où l'on n'a pas vraiment besoin de comprendre les théorèmes. Ici, on commence par des théorèmes très généraux et je pense que ça m'aide à penser et à réfléchir.

### Qu'est-ce que t'a apporté cette mobilité internationale pour le moment ?

Je pense que c'est une belle expérience pour moi, de savoir comment ça se passe en France, dans des pays à l'autre bout du monde. Je pense que faire ses études ici, c'est comprendre la mentalité française, c'est comprendre

comment les gens travaillent, notamment lorsqu'on devait faire des projets avec d'autres étudiants. Je pense que la façon de travailler française est intéressante. Je trouve que les gens ici suivent beaucoup les règles, les procédures : il y a des étapes à suivre pour finir un projet. Alors qu'en Chine, on ne fait pas vraiment avec autant de règles, on est plus flexible mais en revanche c'est un peu le désordre. Je pense que ça m'aide à mieux intégrer les deux manières de travailler et que cette expérience me donne l'opportunité, et l'occasion de travailler comme intermédiaire entre les chinois et les français. Tu peux montrer aux gens qu'il y a différentes manières de faire ; que travailler avec moins de règles, ça marche aussi, et que parfois les règles ont un intérêt.

### Avais-tu des attentes par rapport à ta mobilité avant de venir ? Des a priori sur les français, des clichés ?

J'avais déjà rencontré des français avant, au cours d'échanges. À l'époque je les avais trouvés très chaleureux, mais maintenant que je suis ici, je trouve qu'en fait, même s'ils sont très gentils, les français ne sont pas vraiment chaleureux. C'est peut-être le climat de Paris qui les affecte. Si tu n'amorces pas la discussion avec eux, ils ne te parlent pas, contrairement à d'autres nationalités, comme les espagnols qui vont te poser des questions, te parler dans la rue. Les français sont peut-être déjà habitués à voir des étrangers dans la rue, il y en a partout, donc ils ne sont pas vraiment intéressés par les chinois, parce qu'ils pensent déjà les connaître.

En fin de compte, je trouve que les français sont un peu cloisonnés dans leurs groupes. C'est un peu comme les chinois. Ils ne font des soirées qu'entre français, ils vont en cours qu'avec d'autres français. C'est juste qu'on remarque plus facilement les groupes de chinois et qu'on pense que les chinois n'aiment bien rester qu'entre eux. Mais c'est la même chose pour les français.



Un atelier calligraphie organisé par le club Chinois, à l'occasion de la semaine internationale, pour faire découvrir cet art ancestral chinois aux élèves français



Chaque année, des étudiants choisissent, à la place du stage opérateur obligatoire, de partir à l'autre bout du monde pour accomplir une mission humanitaire. Ils travaillent alors toute l'année pour préparer cette mission et récolter des fonds à travers divers événements. À CentraleSupélec, beaucoup sont membres de HumaCS, une association étudiante de solidarité internationale regroupant 60 étudiants, repartis en 5 sections agissant au Cambodge, Népal, Pérou, Madagascar et Burkina Faso. Nous nous sommes entretenus avec l'un d'entre eux, membre de Africa Unite, qui a partagé avec nous son expérience au Burkina Faso l'été dernier.

**Pourquoi ce pays en particulier ?**

J'ai adhéré au projet pour le Burkina Faso car c'est un pays très défavorisé donc je trouvais que ça avait réellement un sens et qu'on avait un vrai impact ; on envoie de l'argent pour aider à construire le centre dans lequel on accueille ensuite les gens.

**Qu'est-ce que cette expérience t'a apporté ?**

Hyper enrichissante. C'est la première fois de ma vie que je me sentais vraiment utile. Sur un plan humain, on rencontre des gens qui avaient vraiment des conditions de vie différentes. Ça m'a fait plaisir que malgré le fait qu'on soit favorisés il n'y ait eu aucun fossé entre nous.

**Quelle est ta définition d' «Humanitaire» ?**

Réussir à créer des liens et s'aider l'un l'autre avec des cultures totalement différentes, réussir à s'apporter mutuellement.



**Quels conseils donnerais-tu à quelqu'un qui souhaite faire de l'humanitaire ?**

Ne pas se faire d'idée sur comment ça va être, on peut se renseigner mais on sera toujours surpris.

**Qu'est-ce qui t'as le plus surpris en arrivant ?**

Malgré le fait que j'avais pas mal voyagé, le Burkina Faso c'est quand même un autre monde, même au sein de l'Afrique, j'avais l'impression d'être dans une époque féodale. Leur « centre ville » c'est un peu comme les campagnes chez nous.



**Présente-toi en quelques mots, ainsi que la mission que tu as réalisée cet été**

Moi c'est Titouan Fabiani, je suis l'ancien vice-président de l'association Africa Unite. Je suis donc parti trois semaines l'été dernier au Burkina Faso avec deux autres membres pour aider dans un centre de développement pour jeunes dans la ville de Bobo-Dioulasso . Chaque année on envoie de l'argent pour la construction du centre pour des jeunes très défavorisés puis on se rend sur place.

**Quelle est la raison de ton engagement humanitaire ?**

Je ne m'étais jamais engagé dans l'humanitaire avant CS notamment à cause du système éducatif français où l'on doit se concentrer beaucoup sur soi-même. Je me sentais privilégié et ça faisait longtemps que ça me trottait dans la tête. Quand je suis arrivé à CS, je me suis demandé si j'aidais les plus démunis en France ou à l'étranger. J'ai parlé avec les gens de l'association et de leur projet, et ça m'a vraiment plu. L'idée n'était pas du tout se sentir supérieur et d'apporter sa culture. Même quand j'y suis allé ce n'était pas du tout ça. Donc j'ai vraiment eu l'impression d'être utile et de pouvoir rendre une partie de ce que la société m'avait donné.



**Est-ce que ça t'as encouragé à t'engager davantage dans des missions humanitaires ?**

Oui parce que ça m'a fait énormément de bien. Je me suis vraiment senti utile. Ce dont je n'avais pas envie c'était de l'égoïsme de l'humanitaire (juste de se sentir gratifié parce qu'on aide) mais plutôt de savoir qu'on change vraiment quelque chose là-bas.



Louise Bernard, élève en deuxième année à CentraleSupélec nous parle d'OSER, l'association qu'elle a présidée de février 2018 à février 2019.

### Est-ce que tu pourrais nous présenter rapidement ce qu'est OSER ?

OSER est l'acronyme de « Ouverture Sociale pour l'Égalité et la Réussite ». C'est une association étudiante de CentraleSupélec qui a pour but d'aider des jeunes issus de différents milieux socioculturels, en général des jeunes venant de milieux dits défavorisés à s'épanouir, à prendre confiance en eux, à s'intéresser à leurs cours, à réfléchir à leur orientation et à développer de la culture générale et scientifique. Donc il y a vraiment une visée sociale, avec la volonté de transmettre des connaissances et de transmettre l'envie d'apprendre.

### Quelles sont les actions menées par OSER ?

Nos 80 tuteurs encadrent 250-300 lycéens à travers 4 actions différentes.

La base de notre action, ce sont les séances de tutorat. Ça consiste tout simplement à aller dans des lycées d'Ile-de-France une fois par semaine ou toutes les deux semaines. On prépare des séances sur un thème, pour développer la culture générale et scientifique des lycéens avec des quizz et des activités.

On propose aussi des sorties, environ deux par mois en région parisienne, parfois sur l'art, parfois sur la science. Elles sont très variées, allant de la sortie culturelle au musée, en passant par des sorties au théâtre, des concerts... En général, les sorties sont appréciées par les tutorés, car ce ne sont pas forcément des sorties qu'ils feraient d'eux-mêmes et on essaie vraiment de créer un cadre convivial, qui leur donne envie d'explorer, les motive à découvrir des lieux et des choses inhabituelles.

Viennent ensuite les projets, au nombre de sept et qui sont plus ambitieux. Ils se déroulent pendant les périodes de vacances scolaires ou sur des week-ends. Eux aussi sont très variés, avec des stages de théâtres et de sensibilisation à l'art, des voyages linguistiques, à Londres par exemple, des voyages culturels et de découverte avec notre

projet Focus Europe pour découvrir une capitale européenne (l'édition 2019 propose de visiter Ljubljana en Slovénie) et aussi un projet appelé « Oser la prépa », qui est un stage de préparation et d'acclimatation où les tutorés ont des cours dans les matières qu'ils auront en prépa.

Enfin, on organise aussi des événements au cours de l'année, comme les Journées Nationales des Cordées de la Réussite, en partenariat avec l'Université Paris-Saclay et d'autres organismes comme OSER, où le principe est d'aider les tutorés à construire leur projet professionnel avec, pour une large panoplie de métiers et de filières, des professionnels qui viennent parler via des conférences et des tables rondes.

### Qu'est ce qui t'as amenée à t'investir dans OSER ?

Dès le début, c'était vraiment l'asso que je voulais faire. Elle m'a vraiment tapé dans l'œil, surtout la couleur bleue qui est trop belle ! En prépa, tu n'as pas forcément le temps de faire ce genre de choses. Je me disais que de toute façon, j'allais m'amuser en école mais j'ai quand même envie de faire quelque chose qui ait du sens, à la fois pour moi et bien sûr pour les autres. En plus, c'est vraiment quelque chose qui m'intéresse, et que j'aimerais continuer plus tard, parce que les problématiques sociales sont importantes pour moi.

Personnellement, je sais que j'ai eu de la chance, je remercie mes parents, je remercie mes profs, et tous les gens qui m'ont aidé à arriver où je suis, et maintenant, j'ai envie de faire la même chose, de transmettre ça, si je peux aider d'autres gens... Je ne sais pas vraiment si on y arrive, mais c'est un peu comme si tu avais une dette envers la société et que les actions qu'on entreprend avec OSER sont un moyen de la rembourser. Ce n'est pas du tout que je me sens obligée, mais je suis reconnaissante des opportunités que j'ai eues, et à mon tour je veux en

donner à des personnes qui en ont moins. Pour moi, c'était logique.

Donc j'ai très vite su que je voulais continuer à être dans cette asso et j'avais vraiment envie de faire le maximum, de m'y investir pour qu'elle se développe au mieux. C'est assez naturellement que j'ai décidé de prendre des responsabilités au sein de OSER.

### Qu'est-ce qu'apporte OSER aux lycéens d'après toi ?

On cherche à apporter à la fois des connaissances et des compétences aux lycéens, pour leur permettre de mieux voir ce qui les intéresse et de savoir ce qu'ils ont envie de faire. Afin qu'ils puissent vraiment avoir toutes les cartes en main pour réfléchir par eux-mêmes à ce qu'ils veulent faire, et ne pas juste suivre ce que leur disent leurs parents et amis, pour qu'ils fassent un choix conscient.

Les connaissances, c'est au choix des tuteurs, et dépendent des sorties choisies par les tutorés. Les connaissances qu'on transmet aux élèves ne sont pas clairement définies dès le départ.

Les compétences, contrairement aux connaissances sont beaucoup plus implicites. On essaie de développer leur confiance en eux, la prise de parole, etc... mais de manière passive. À travers les quiz sur l'actualité par exemple, les lycéens ont l'occasion de prendre la parole, de débattre, d'exprimer leur opinion, etc... À travers les voyages, le vivre ensemble, respecter les règles...

Le problème, c'est que les progrès sont difficilement quantifiables. C'est différent du soutien scolaire, où lorsque tu as un élève qui galère en maths, tu lui fais plein de cours de maths, et tu vois que ses notes s'améliorent. Là, vu que c'est plus global, c'est plus complexe à évaluer.

### Dans l'autre sens maintenant, qu'est-ce que tu retires des échanges avec les tutorés ?

Je pense que ça apporte beaucoup aux tuteurs de préparer les séances. Déjà, il faut apprendre à s'adapter à un public. Tu n'as jamais deux classes qui sont pareilles, donc tu dois préparer des activités différentes. C'est tout bête, mais il faut s'informer sur leurs programmes par exemple. Si j'ai des lycéens pro, il faudra que je regarde tout ce qu'ils font, parce que je n'en ai aucune idée. Après, lors de la séance, il faut parvenir à motiver son auditoire, leur transmettre quelque chose sans que ce soit chiant pour eux, mais sans que ce soit non plus trop détente.

Après, ce que tu retires personnellement de la relation avec les tutorés, je pense que ça dépend vraiment des tuteurs. Moi, ce que je trouve agréable, c'est la façon dont les lycéens s'émerveillent de pleins de trucs, quand tu leur apprends quelque chose. C'est cool d'avoir cette lueur d'étonnement dans leurs yeux, qu'on n'a plus forcément à notre âge.

Et puis, échanger avec les tutorés, se déplacer dans les lycées, ça te coupe un peu du campus. C'est vraiment enrichissant de sortir, d'aller voir d'autres gens. Les villes dans lesquelles ils habitent ne ressemblent pas du tout à ce que je connais, et tu découvres de nouvelles personnes. C'est comme si tu partais à l'étranger, chacun a ses propres expériences. Parfois quand tu leur demandes ce qu'ils veulent faire, ils te parlent d'écoles dont tu connaissais pas du tout l'existence. Tu sors un peu de ton système prépa, école d'ingénieurs et vie en école. Et je pense que ça te remet un peu à ta place. Tu remets un peu les pieds sur Terre et tu prends du recul.



## Entretien avec Isabelle Zakia

# PSYCHOLOGUE DU CAMPUS

### Qu'est-ce qu'est le métier de psychologue et que vous apportez-il ?

Il faut savoir que c'est un métier absolument passionnant ! Je dirais même qu'il n'y a pas plus passionnant que la psychologie. C'est à la fois un mélange de théorie et de pratique. On peut en apprendre tous les jours, et le domaine est toujours en évolution, avec l'essor des neurosciences notamment. C'est super intéressant, surtout pour quelqu'un comme moi qui aime le contact humain. On peut cependant s'imaginer que ça consiste juste à prendre le thé avec des gens, mais en réalité, c'est beaucoup plus fatiguant que ça en a l'air, car il faut être entièrement disponible pour l'autre ; il y a de grosses responsabilités et c'est toujours du sur-mesure, même si évidemment on utilise toujours la même théorie générale. Il faut faire attention de ne pas aller trop vite sans quoi la thérapie peut devoir s'arrêter.

### Pourquoi les étudiants viennent vous voir en général ?

Les problématiques sont assez variées : les étudiants peuvent

rencontrer des difficultés d'adaptation à la vie ici, surtout que les promotions sont bien plus grandes qu'avant. On peut paradoxalement se trouver très isolé dans ces grands groupes, et avoir beaucoup de difficultés à entrer en contact avec les autres. Par exemple, si on est le seul de sa prépa à se retrouver ici, alors qu'il y a déjà des groupes qui se sont formés en amont. Ou alors, si l'on se fait rejeter d'une association avec sélection. Après, il y a toujours les problèmes classiques, comme le stress lié aux études, les déboires amoureux, les problèmes amicaux, et le sentiment d'éloignement pour ceux qui habitent loin de chez eux et qui ne rentrent pas souvent. Après, il y en a qui viennent tout simplement par curiosité, pour poser quelques questions !

### Comment s'établit le contact avec vous ?

En général, l'étudiant m'envoie un mail et on se fixe un rendez-vous. On se présente et ensuite on essaye d'explorer ensemble le problème de l'élève, qui n'est pas toujours facile à définir. Certains élèves sont suivis très régulièrement, tandis que d'autres viennent de manière ponctuelle. Une fois de plus, ça dépend énormément.

### Est-ce que parfois la confiance ne s'établit pas ?

Oui, bien sûr ça arrive, comme dans toute relation humaine, mais si c'est peu fréquent. Comme je le disais précédemment, certains élèves arrivent mais ne sont pas vraiment prêts, tout va trop vite pour eux et on n'arrive pas à résoudre ensemble le problème. Dans ce cas-là, il faut reconsulter ailleurs en essayant de voir ce qui n'a pas collé cette fois-ci. Ça peut être tout simplement qu'un jeune homme n'était pas confortable de discuter de ses problèmes avec une femme. En tout cas, il faut essayer de trouver la bonne personne, le psy ne le prendra jamais mal, il connaît ce genre de situation et il sait qu'il faut toujours prendre ça de façon positive et pas comme un échec.

### Quelles aides proposez vous ?

Certains veulent simplement parler, s'exprimer et décharger ce qu'ils ont sur le cœur donc je leur prête une oreille attentive et on en discute après. Avec d'autres élèves, c'est plutôt de l'orientation cognitive ou comportementale. Par exemple, quelqu'un qui viendrait me voir avec une phobie sociale, on travaillerait d'abord pour bien identifier précisément le problème qu'il a, car plusieurs types de phobies sociales existent, et ensuite sur la partie cognitive, c'est-à-dire les pensées automatiques quand il se passe quelque chose, on essaye de repérer les

pensées et les croyances pour savoir si on peut les discuter et les remettre en question. Et finalement, on travaille sur le comportement avec des situations d'entraînement, de plus en plus difficiles. Par exemple, on commence par des tâches simples, comme demander l'eau sur la table.

### Comment faites-vous pour prévenir les risques ?

À vrai dire, je suis assez surprise de constater à quel point les gens manquent d'informations sur le service que je propose, et je compte travailler très prochainement sur ma communication, pour que ce soit plus clair. En tout cas, j'encadre le projet PeerCare, sur la prévention des dangers de l'alcool, qui est un projet de la Croix Rouge pour repérer les personnes ayant un problème avec l'alcool, pour voir comment leur parler et les amener à consulter. Je travaille aussi sur les salons d'étages, pour trouver des solutions afin d'éviter l'isolement des élèves. À ce sujet, je pense que des associations comme CS Week-end, pour organiser des événements entre élèves qui restent sur le campus le week-end, sont de très bonnes initiatives : il est facile d'oublier quelqu'un, et si on n'est pas bien, on s'enferme sans être poussé à sortir, et personne ne s'en rend compte.

En tout cas, n'hésitez pas à me contacter si vous avez des problèmes et que vous voulez en parler !

Si vous désirez contacter Isabelle Zakia :  
[isabelle.zakia@cesal.fr](mailto:isabelle.zakia@cesal.fr)



**Aquarelle**  
Elsa FROMONT



PHOTOGRAPHIE DE  
Laure-Anne





Ces deux dernières contributions vous ont plu ?  
Elles sont extraites de nos numéros numériques,  
disponibles sur notre site :



<https://bda.cs-campus.fr/hiatus/>

Vous désirez vous aussi contribuer à Hiatus?  
Que ce soit pour rejoindre le comité éditorial ou pour nous faire part de vos  
articles, vos photos, vos dessins, ou toute autre idée de contribution,  
contactez-nous à l'adresse:

[bda.hiatus@ml.viarezo.fr](mailto:bda.hiatus@ml.viarezo.fr)

Rédacteur en chef  
Charles LITZELMANN

Directeur de publication  
Hugo POINARD

Secrétaire de rédaction  
Guillaume ORTIZ

Comité éditorial et mise en page  
Grégoire BAVEREZ  
Damien CHUDEAU  
Elsa FROMONT  
Charles LITZELMANN  
Charles MALLET  
Alexis MICHAUD  
Guillaume ORTIZ  
Hugo POINARD  
Antoine QUESNEL  
Juliette RIETZLER  
Isabelle VINSON

Couverture  
Charles LITZELMANN

Contact  
[bda.hiatus@ml.viarezo.fr](mailto:bda.hiatus@ml.viarezo.fr)

Site internet  
<https://bda.cs-campus.fr/hiatus>

Numéro financé par  
L'Université Paris-Saclay

Une production du Bureau des Arts de  
CentraleSupélec



université  
PARIS-SACLAY

NE PAS JETER  
SUR LA VOIE  
PUBLIQUE

